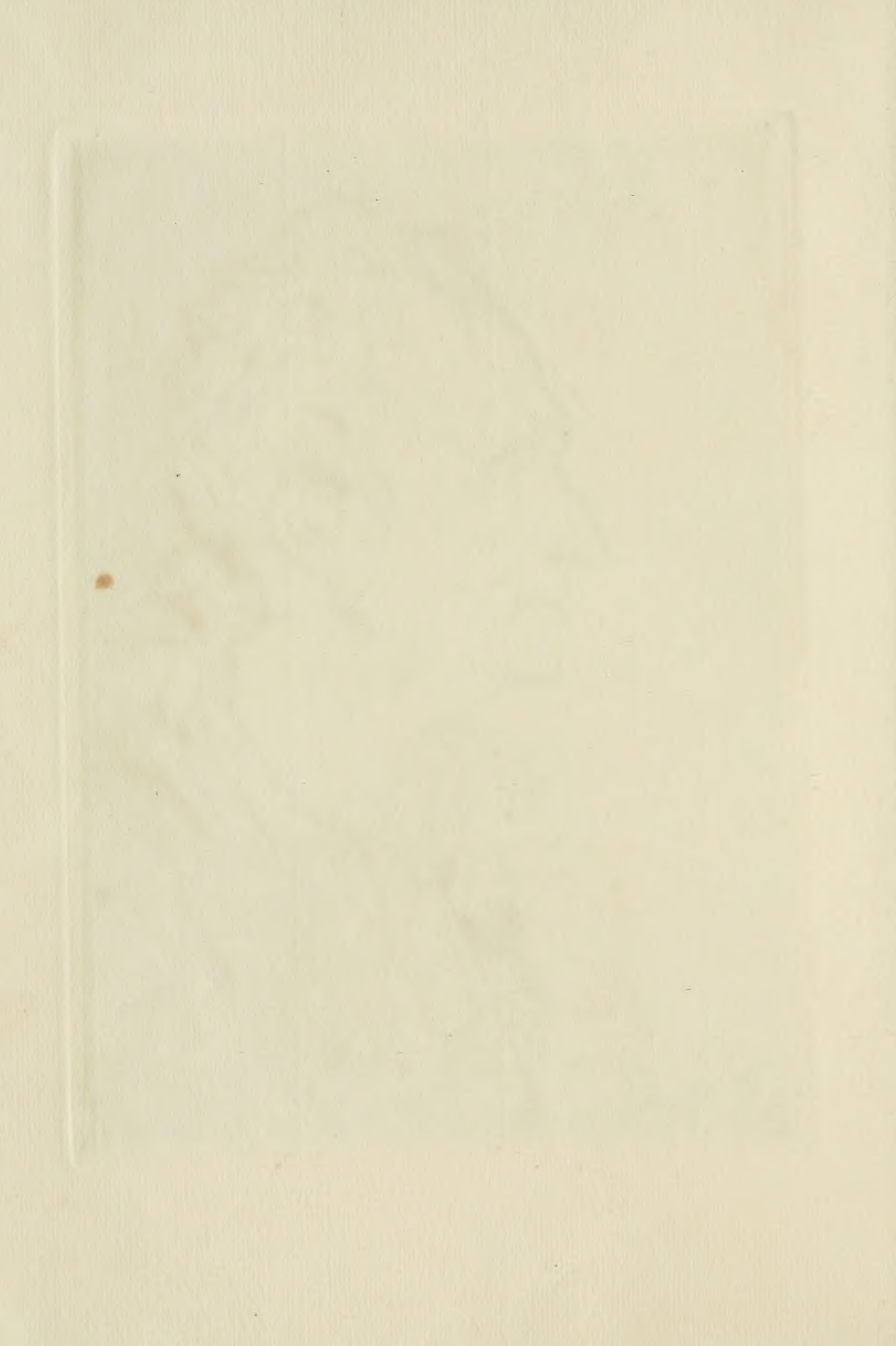

U d'/of OTTAWA
39003002233696



EXEMPLAIRE N° 93.
H. G.

LE NEVEU
DE RAMEAU


B. Maudin



DIDEROT

LE NEVEU DE RAMEAU

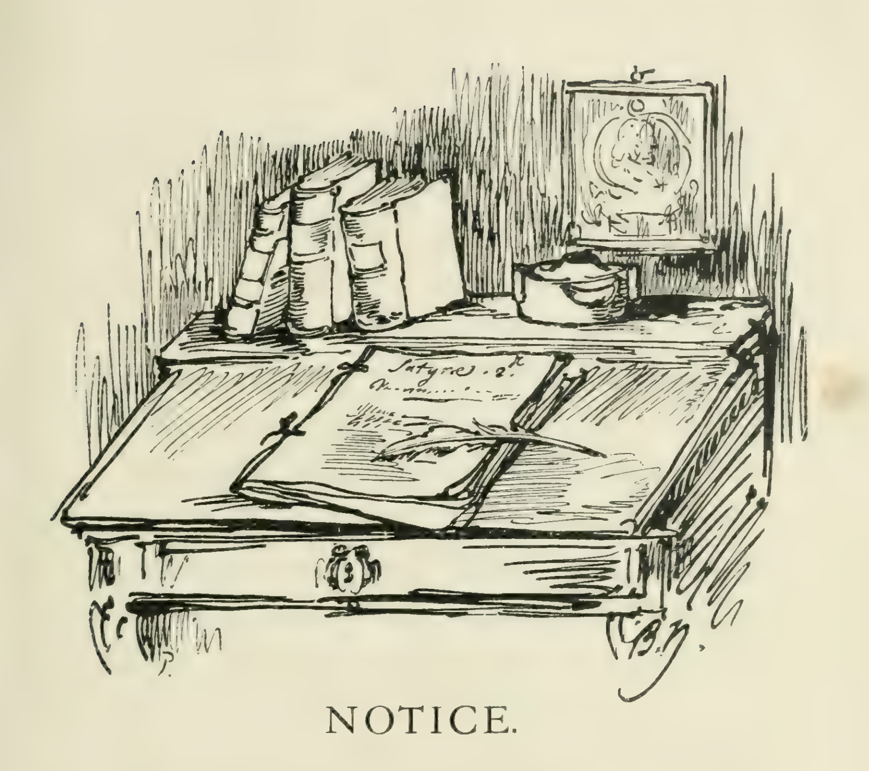
AVEC

UNE NOTICE DE M. LOUIS BARTHOU
de l'Académie française

UN PORTRAIT DE DIDEROT DESSINÉ ET GRAVÉ SUR CUIVRE
PAR BERNARD NAUDIN
ET SEPT BOIS GRAVÉS DE J.-L. PERRICHON, D'APRÈS NAUDIN



ÉDITIONS D'ART ÉDOUARD PELLETAN
HELLEU ET SERGENT ÉDITEURS
125, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 125
À PARIS MCMXXII



NOTICE.

L'aventure du *Neveu de Rameau* est à coup sûr la plus étrange qu'un chef-d'œuvre littéraire ait jamais connue. Si fertile que fût l'inspiration de Diderot, sa hardiesse n'aurait pas suffi à en inventer les péripéties & les hasards, les querelles & le dénouement. Cette satire, qui n'est pas loin d'être restée son principal

titre de gloire, se trouvait dans les papiers qu'il avait laissés à Naigeon. Il l'avait écrite en 1762, revue en 1773 & corrigée de nouveau en 1774. Malgré ces retouches, elle est une improvisation; mais l'ardeur passionnée qui l'inspira ne s'est pas éteinte, elle conserve toute sa flamme. Les personnages qu'elle met en scène & qu'elle emprunte à tous les mondes y grouillent d'une vie immortelle : d'aucuns même ne doivent de survivre qu'au génie de Diderot. Sa colère & son mépris, son esprit & sa verve, sa raillerie & son entrain, n'y ménagent personne : sa plume est un fer rouge. Pourtant, son cœur était bon. Dix ans après avoir écrit cet étincelant & terrible dialogue, & prêt à partir pour la Russie, d'où il appréhendait de ne pas revenir, il recommandait à Naigeon de ne nuire, par des publications posthumes, « à la tranquillité de personne ». Naigeon suivit ce conseil. Quand il édita en 1798 les *Œuvres* de Diderot, il n'y comprit pas

le Neveu de Rameau. Sa valeur lui avait-elle échappé ? Non pas, puisqu'il qualifiait l'œuvre « d'excellente satire, aussi originale que celui dont elle porte le nom ». Seulement, l'heure de la publication ne lui paraissait pas encore venue. Elle sonna seulement vers la fin de 1804..... aux horloges allemandes.

Schiller trouva une copie du *Neveu de Rameau* entre les mains du libraire Gœschen qui, avant de la publier en français, voulait, pour exciter plus vivement la curiosité, en donner d'abord une traduction allemande. Schiller en parla à Gœthe, grand admirateur de Diderot. L'auteur de *Faust,* dont cette œuvre inédite excita l'enthousiasme, entreprit « avec toute son âme » la traduction, accompagnée de notes. Sa correspondance témoigne du zèle loyal avec lequel il prépara ses commentaires. Quant au texte, il est certain qu'il n'avait pas sous les yeux un manuscrit autographe de Diderot. La mention : *aus dem Manuskript übersetzt,* portée sur le titre,

ne doit pas faire illusion, puisque Gœthe a déclaré lui-même qu'il avait travaillé sur une copie. La traduction parut en 1805, quelque temps après la mort de Schiller, qui s'y intéressa jusqu'au dernier moment. Elle n'eut aucun succès, ni en Allemagne, envahie & travaillée par la haine de la France, ni en France, où elle passa inaperçue jusqu'à la publication, en 1819, d'une édition de Diderot, dont le septième volume, commenté par Depping, en fit connaître de courts extraits. Il est probable que cette analyse donna au vicomte de Saur, maître des Requêtes au Conseil du Roi, & à son ami de Saint-Geniès l'idée de traduire en français la traduction allemande de Gœthe. Cette singulière édition, prétendue *originale,* du *Neveu de Rameau, Dialogue, ouvrage posthume & inédit par Diderot,* parut chez Delaunay en 1821. Elle est rare &, à cause de cette rareté, les bibliophiles se la disputent. Pas tous : j'en sais qu'elle laisse indifférents, peu soucieux qu'ils

sont d'avoir du chef-d'œuvre de Diderot un texte qui n'est pas de Diderot !

Le premier texte imprimé sur une copie française fut publié en août 1823 par Brière, qui la tenait de la marquise de Vandeul, fille unique de Diderot ; mais cette copie, exacte en elle-même, subit dans l'édition des altérations qui en diminuent la créance. D'autres éditions suivirent ; leurs intentions valent mieux que leurs résultats, gênés ou faussés par ces altérations, dont l'esprit critique le mieux averti ne pouvait réussir à pénétrer le secret & à réparer le dommage. Maurice Tourneux eut le mérite de publier le premier, en 1884, un texte à peu près irréprochable, émané d'une copie conservée à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. Mais ce n'était toujours qu'une copie. Qu'était donc devenu l'original ? Le libraire Brière avait, un instant, prétendu, en 1823, au cours de sa polémique avec les éditeurs de l'édition de 1819, qu'il l'avait eu sous les yeux. Mais

il ne put longtemps soutenir cette position. Vivement sollicité par de Saur & par de Saint-Geniès de produire l'« autographe », il dut battre en retraite & avouer qu'il s'était servi d'une copie faite en 1760 sous les yeux de Diderot. Il ajoutait, non sans imprudence, dans une lettre écrite à Gœthe, que l'autographe, envoyé au Prince de Saxe-Gotha ou au Prince Henri de Prusse, avait été détruit. Gœthe, bien renseigné par les relations littéraires & intimes qu'il avait à Gotha, ne croyait pas que le manuscrit de Diderot, dont il n'avait entendu parler par personne, y fût jamais venu. Il hasardait simplement cette conjecture que l'autographe avait été envoyé à Saint-Pétersbourg à l'Impératrice Catherine & que la copie dont il s'était servi lui-même pour sa traduction avait été faite d'après cet original.

Le problème paraissait définitivement insoluble & les chercheurs y avaient renoncé lorsque Georges Monval fit, aux environs de 1891,

la plus imprévue & la plus sensationnelle des découvertes. Amateur de théâtre, il avait ramassé sur les quais dans plusieurs étalages une demi-douzaine de tomes appartenant à une collection de *Tragédies* qui avait dû comprendre environ trois cents volumes. Le tome 126 renfermait entre *Alcide & Déjanire,* tragédie lyrique en trois actes & en vers libres, copiée en 1785, & un imprimé anglais sur l'Amérique, un cahier de 135 pages, chacune de 26 ou 27 lignes, ayant pour titre « *Satyre 2de* » & pour épigraphe le vers d'Horace : *Vertumnis, quotquot sunt, natus iniquis.* Le titre & l'épigraphe, imprimés dans toutes les éditions antérieures du *Neveu de Rameau,* ne pouvaient manquer d'attirer l'attention d'un érudit. Les premiers mots achevaient la révélation : « Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid ; c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais Royal... » C'était bien *le Neveu de Rameau.* Une copie ? Non : l'original même de l'im-

mortelle satire, écrit de la main de Diderot! Il n'était pas besoin d'une expertise pour prouver l'authenticité de cette écriture si connue & personne ne s'avisa de la contester. *Habent sua fata libelli.* Georges Monval avait fait une trouvaille invraisemblable & prodigieuse. Quelque cent dix ans après la mort de Diderot, il retirait de la boîte d'un étalagiste du quai Voltaire le manuscrit, que depuis Gœthe on croyait perdu, d'un des chefs-d'œuvre les plus curieux, & sans doute unique en son genre, de la pensée française!

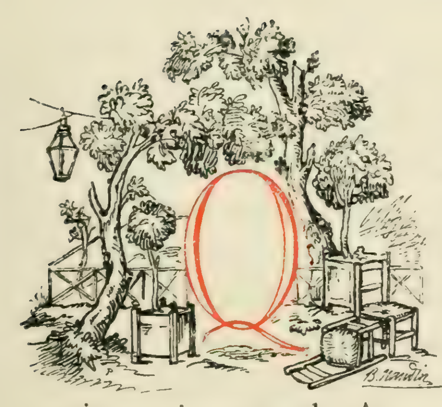
C'était une mise au net, qui fournissait, enfin, un texte au sujet duquel aucune contestation n'était possible, le texte original du *Neveu de Rameau,* écrit par Diderot lui-même. Il est à croire pourtant que, s'il l'eût revu, il en eût corrigé les inadvertances, les erreurs de noms, les fautes d'orthographe & les ponctuations défectueuses. Doit-on se substituer à lui pour une besogne qu'il n'eut pas le loisir ou


Pièces de
Clavecin
en
Concerts
CASTOR
et
POLLUX
VIOLINO 1°
Bernard Naudin

LE NEVEU
DE RAMEAU.

SATYRE.

Vertumnis, quotquot sunt, natus iniquis.
(HORAT., lib. II, satyr. VII.)



QU'IL fasse beau, qu'il fasse laid; c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais Royal. C'est moi qu'on voit, toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi meme de politique, d'amour, de gout ou de philosophie. J'abandonne mon esprit a tout son

libertinage. Je le laisse maitre de suivre la premiere idée sage ou folle qui se presente, comme on voit dans l'allée de Foy nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisanne a l'air eventé, au visage riant, a l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle cy pour une autre, les attaquant toutes & ne s'attachant a aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. Si le tems est trop froid, ou trop pluvieux, je me refugie au caffé de la Regence; la je m'amuse a voir jouer aux echecs. Paris est l'endroit du monde, & le caffé de la Regence est l'endroit de Paris ou l'on joue le mieux a ce jeu. C'est chez Rey que font assaut Legal le profond, Philidor le subtil, le solide Mayot; qu'on voit les coups les plus surprenants, & qu'on entend les plus mauvais propos; car si l'on peut etre homme d'esprit & grand joueur d'echecs, comme Legal; on peut etre aussi un grand joueur d'echecs, & un sot, comme Foubert & Mayot. Un apres diner, j'etois la, regardant beaucoup, parlant peu, & ecoutant le moins que je pouvois; lors que je fus abordé par un des

plus bizarres personnages de ce païs ou Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur & de bassesse, de bon sens & de deraison. Il faut que les notions de l'honnete & du deshonnete soient bien etrangement brouillées dans sa tete; car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités, sans ostentation, & ce qu'il en a reçu de mauvaises, sans pudeur. Au reste il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singuliere, & d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais & que son originalité ne vous arrete pas; ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux, quels terribles poumons. Rien ne dissemble plus de lui que lui meme. Quelquefois, il est maigre & have, comme un malade au dernier degré de la consomption; on compteroit ses dents a travers ses joues. On diroit qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trape. Le mois suivant, il est gras & replet, comme s'il n'avoit pas quitté la table d'un financier,

ou qu'il eut eté renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourdhuy, en linge sale, en culote dechirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tete basse, il se derobe, on seroit tenté de l'appeller, pour lui donner l'aumone. Demain, poudré, chaussé, frisé, bien vetu, il marche la tete haute, il se montre, & vous le prendriez au peu pres pour un honnete homme. Il vit au jour la journée. Triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin, le matin, quand il est levé, est de scavoir ou il dinera; apres diner, il pense ou il ira souper. La nuit amene aussi son inquietude. Ou il regagne, a pié, un petit grenier qu'il habite, a moins que l'hotesse ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef; ou il se rabbat dans une taverne du faubourg ou il attend le jour, entre un morceau de pain & un pot de bierre. Quand il n'a pas six sols dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours soit a un fiacre de ses amis, soit au cocher d'un grand seigneur qui lui donne un lit sur de la paille, a coté de ses chevaux.

Le matin, il a encore une partie de son matelat dans ses cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit, le Cours ou les Champs Élisées. Il reparoit avec le jour, a la ville, habillé de la veille pour le landemain, & du landemain quelquefois pour le reste de la semaine. Je n'estime pas ces originaux la. D'autres en font leurs connoissances familieres, meme leurs amis. Ils m'arretent une fois l'an, quand je les rencontre, parceque leur caractere tranche avec celui des autres, & qu'ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre education, nos conventions de societé, nos bienseances d'usage ont introduite. S'il en paroit un dans une compagnie; c'est un grain de levain qui fermente & qui restitue a chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite; il fait aprouver ou blamer; il fait sortir la verité; il fait connoitre les gens de bien; il demasque les coquins; c'est alors que l'homme de bon sens ecoute, & demele son monde.

Je connoissois celui cy de longue main.

Il frequentoit dans une maison dont son talent lui avoit ouvert la porte. Il y avoit une fille unique. Il juroit au pere & a la mere qu'il epouseroit leur fille. Ceux cy haussoient les epaules, lui rioient au nez, lui disoient qu'il etoit fou, & je vis le moment que la chose etoit faite. Il m'empruntoit quelques ecus que je lui donnois. Il s'etoit introduit, je ne sçais comment, dans quelques maisons honnetes, ou il avoit son couvert, mais a la condition qu'il ne parleroit pas, sans en avoir obtenu la permission. Il se taisoit, & mangeoit de rage. Il etoit excellent a voir dans cette contrainte. S'il lui prenoit envie de manquer au traité, & qu'il ouvrit la bouche; au premier mot, tous les convives s'ecrioient, o Rameau! Alors la fureur etincelloit dans ses yeux, & il se remettoit a manger avec plus de rage. Vous etiez curieux de scavoir le nom de l'homme, & vous le scavez. C'est le neveu de ce musicien celebre qui nous a delivrés du plein chant de Lulli que nous psalmodïons depuis plus de cent ans; qui a tant ecrit de visions

inintelligibles & de verités apocalptiques (*sic*) sur la theorie de la musique, ou ni lui ni personne n'entendit jamais rien, & de qui nous avons un certain nombre d'operas ou il y a de l'harmonie, des bouts de chants, des idées decousues, du fracas, des vols, des triomphes, des lances, des gloires, des murmures, des victoires a perte d'haleine; des airs de danse qui dureront eternellement, & qui, apres avoir enterré le Florentin, sera enterré par les virtuoses italiens, ce qu'il pressentoit & le rendoit sombre, triste, hargnieux; car personne n'a autant d'humeur, pas meme une jolie femme qui se leve avec un bouton sur le nez, qu'un auteur menacé de survivre a sa reputation : temoins Marivaux & Crebillon le fils.

Il m'aborde : — *Ah, ah, vous voila, M. le philosophe; & que faites vous ici parmi ce tas de faineants? Est ce que vous perdez aussi votre tems a pousser le bois?* C'est ainsi qu'on appelle par mepris jouer aux echecs ou aux dames.

MOI. — Non; mais quand je n'ai rien de

mieux a faire, je m'amuse a regarder un instant, ceux qui le poussent bien.

LUI. — *En ce cas, vous vous amusez rarement; excepté Legal & Philidor, le reste n'y entend rien.*

MOI. — *Et M. De Bissy donc.*

LUI. — *Celui la est en joueur d'echecs, ce que Mademoiselle Clairon est en acteur. Ils scavent de ces jeux, l'un & l'autre, tout ce qu'on en peut apprendre.*

MOI. — *Vous etes difficile; & je vois que vous ne faites grace qu'aux hommes sublimes.*

LUI. — *Oui, aux echecs, aux dames, en poesie, en eloquence, en musique, & autres fadaises comme cela. A quoi bon la mediocrité dans ces genres.*

MOI. — *A peu de chose, j'en conviens. Mais c'est qu'il faut qu'il y ait un grand nombre d'hommes qui s'y appliquent, pour faire sortir l'homme de genie. Il est un dans la multitude.*

Mais laißons cela. Il y a une eternité que je ne vous ai vu. Je ne pense gueres a vous, quand je ne vous vois pas. Mais vous me plaisez toujours a revoir. Qu'avez vous fait?

LUI. — *Ce que vous, moi & tous les autres font : du bien, du mal & rien. Et puis j'ai eu faim, & j'ai mangé, quand l'occasion s'en eſt presentée; apres avoir mangé, j'ai eu soif, & j'ai bu quelquefois. Cependant la barbe me venoit; & quand elle a eté venue, je l'ai fait raser.*

MOI. — *Vous avez mal fait. C'eſt la seule chose qui vous manque, pour etre un sage.*

LUI. — *Oui da. J'ai le front grand & ridé; l'œil ardent; le nez saillant; les joues larges; le sourcil noir & fourni; la bouche bien fendue; la levre rebordée; & la face quarrée. Si ce vaſte menton etoit couvert d'une longue barbe, scavez vous que cela figureroit tres bien en bronze ou en marbre.*

MOI. — *A coté d'un Cæsar, d'un Marc-Aurele, d'un Socrate.*

LUI. — *Non, je serois mieux entre Diogene*

& Phryné. Je suis effronté comme l'un, & je frequente volontiers chez les autres.

MOI. — *Vous portez vous toujours bien?*

LUI. — *Oui, ordinairement; mais pas merveilleusement aujourd'huy.*

MOI. — *Comment? vous voila avec un ventre de Silene; & un visage...*

LUI. — *Un visage qu'on prendroit pour son antagoniste. C'est que l'humeur qui fait secher mon cher oncle engraiße apparemment son cher neveu.*

MOI. — *A propos de cet oncle, le voyez vous quelquefois?*

LUI. — *Oui, paßer dans la rue.*

MOI. — *Est ce qu'il ne vous fait aucun bien?*

LUI. — *S'il en fait a quelqu'un, c'est sans s'en douter. C'est un philosophe dans son espece. Il ne pense qu'a lui; le reste de l'univers lui est comme d'un clou a soufflet. Sa fille & sa femme n'ont qu'a mourir, quand elles voudront; pourvu que les*

cloches de la paroiße, qu'on sonnera pour elles, continuent de resonner la douzieme & la dix septieme tout sera bien. Cela est heureux pour lui. Et c'est ce que je prise particulierement dans les gens de genie. Ils ne sont bons qu'a une chose. Paßé cela, rien. Ils ne scavent ce que c'est d'etre citoyens, peres, meres, freres, parents, amis. Entre nous, il faut leur reßembler de tout point; mais ne pas desirer que la graine en soit commune. Il faut des hommes; mais pour des hommes de genie; point. Non, ma foi, il n'en faut point. Ce sont eux qui changent la face du globe; & dans les plus petites choses, la sottise est si commune & si puißante qu'on ne la reforme pas sans charivari. Il s'etablit partie de ce qu'ils ont imaginé. Partie reste, comme il etoit; de la deux evangiles; un habit d'Arlequin. La sageße du moine de Rabelais, est la vraie sageße, pour son repos & pour celui des autres : faire son devoir, tellement quellement; toujours dire du bien de monsieur le prieur; & laißer aller le monde a sa fantaisie. Il va bien, puisque la multitude en est contente. Si je scavois l'histoire, je vous montrerois que le mal est toujours venu ici bas, par quelque homme de genie. Mais je ne sçais pas l'his-

toire, parceque je ne sçais rien. Le diable m'emporte, si j'ai jamais rien appris; & si pour n'avoir rien appris, je m'en trouve plus mal. J'etois un jour a la table d'un ministre du roi de France qui a de l'esprit comme quatre; he bien, il nous demontra clair comme un & un font deux, que rien n'etoit plus utile aux peuples que le mensonge; rien de plus nuisible que la verité. Je ne me rapelle pas bien ses preuves; mais il s'ensuivoit evidemment que les gens de genie sont detestables, & que si un enfant apportoit en naissant, sur son front, la caracteristique de ce dangereux present de la nature, il faudroit ou l'ettouffer, ou le jeter au Cagniard.

MOI. — *Cependant ces personnages la, si ennemis du genie, pretendent tous en avoir.*

LUI. — *Je crois bien qu'ils le pensent au dedans d'eux memes; mais je ne crois pas qu'ils osassent l'avouer.*

MOI. — *C'est par modestie. Vous conçutes donc la, une terrible haine contre le genie.*

LUI. — *A n'en jamais revenir.*

MOI. — Mais j'ai vu un tems que vous vous desesperiez de n'etre qu'un homme commun. Vous ne serez jamais heureux, si le pour & le contre vous afflige egalement. Il faudroit prendre son parti, & y demeurer attaché. Tout en convenant avec vous que les hommes de genie sont communement singuliers, ou comme dit le proverbe, qu'il n'y a point de grands esprits sans un grain de folie, on n'en reviendra pas. On meprisera les siecles qui n'en auront pas produit. Ils feront l'honneur des peuples chez les quels ils auront existé; tot ou tard, on leur eleve des statues, & on les regarde comme les bienfaiteurs du genre humain. N'en deplaise au ministre sublime que vous m'avez cité, je crois que si le mensonge peut servir un moment, il est necessairement nuisible a la longue; & qu'au contraire, la verité sert neceßairement a la longue, bien qu'il puiße arriver qu'elle nuise dans le moment. D'ou je serois tenté de conclure que l'homme de genie qui decrie une erreur generale, ou qui accredite une grande verité, est toujours un etre digne de notre veneration. Il peut arriver que cet etre soit la victime du prejugé & des loix; mais il y a deux sortes de loix, les unes d'une equité, d'une generalité

absolues; d'autres bizarres qui ne doivent leur sanction qu'a l'aveuglement ou la necessité des circonstances. Celles cy ne couvrent le coupable qui les enfreint que d'une ignominie passagere; ignominie que le tems reverse sur les juges & sur les nations, pour y rester a jamais. De Socrate, ou du magistrat qui lui fit boire la cigüe, quel est aujourd'huy le deshonoré?

LUI. — *Le voila bien avancé! en a t'il eté moins condamné? en a t'il moins eté mis a mort? en a t'il moins eté un citoyen turbulent? par le mepris d'une mauvaise loi, en a t'il moins encouragé les fous au mépris des bonnes? en a t'il moins eté un particulier audacieux & bizarre? Vous n'etiez pas eloigné tout a l'heure d'un aveu peu favorable aux hommes de genie.*

MOI. — *Ecoutez moi, cher homme. Une societé ne devroit point avoir de mauvaises loix; & si elle n'en avoit que de bonnes, elle ne seroit jamais dans le cas de persecuter un homme de genie. Je ne vous ai pas dit que le genie fut indivisiblement attaché a la mechanceté, ni la mechanceté au genie. Un sot sera plus souvent un mechant qu'un homme*

d'esprit. Quand un homme de genie seroit communément d'un commerce dur, difficile, epineux, insuportable, quand meme ce seroit un mechant, qu'en concluriez vous?

LUI. — *Qu'il est bon a noyer.*

MOI. — *Doucement, cher homme. Ça, dites moi; je ne prendrai pas votre oncle pour exemple; c'est un homme dur; c'est un brutal; il est sans humanité; il est avare; il est mauvais pere, mauvais epoux; mauvais oncle; mais il n'est pas aßez decidé que ce soit un homme de genie; qu'il ait poußé son art fort loin, & qu'il soit question de ses ouvrages dans dix ans. Mais Racine? Celui la certes avoit du genie, & ne paßoit pas pour un trop bon homme. Mais De Voltaire?*

LUI. — *Ne me preßez pas; car je suis consequent.*

MOI. — *Lequel des deux prefereriez vous? ou qu'il eut eté un bon homme, identifié avec son comptoir, comme Briaßon, ou avec son aulne, comme Barbier; faisant regulierement tous les ans un enfant legitime a sa femme; bon mari, bon pere,*

*bon oncle, bon voisin, honnete commerçant, mais rien de plus; ou qu'il eut eté fourbe, traitre, ambitieux, envieux, mechant; mais auteur d'*Andromaque, *de* Britannicus, *d'*Iphigenie, *de* Phedre, *d'*Athalie.

LUI. — *Pour lui, ma foi, peut etre que de ces deux hommes, il eut mieux valu qu'il eut eté le premier.*

MOI. — *Cela eſt meme infiniment plus vrai que vous ne le sentez.*

LUI. — *Oh! vous voila, vous autres! Si nous disons quelque chose de bien, c'eſt comme des fous, ou des inſpirés; par hasard. Il n'y a que vous autres qui vous entendiez. Oui, monsieur le philosophe. Je m'entends; & je m'entends ainsi que vous vous entendez.*

MOI. — *Voyons; he bien, pourquoi pour lui?*

LUI. — *C'eſt que toutes ces belles choses la qu'il a faites ne lui ont pas rendu vingt mille francs; & que s'il eut eté un bon marchand en soie de la rue Saint-Denis ou Saint-Honoré, un bon*

epicier en gros, un apotiquaire bien achalandé, il eut amaßé une fortune immense, & qu'en l'amassant, il n'y auroit eu sorte de plaisirs dont il n'eut joui; qu'il auroit donné de tems en tems la pistole a un pauvre diable de bouffon comme moi qui l'auroit fait rire, qui lui auroit procuré dans l'occasion une jeune fille qui l'auroit desennuyé de l'eternelle cohabitation avec sa femme; que nous aurions fait d'excellents repas chez lui, joué gros jeu; bu d'excellents vins, d'excellentes liqueurs, d'excellents caffés; fait des parties de campagne; & vous voyez que je m'entendois. Vous riez. Mais laißez moi dire. Il eut eté mieux pour ses entours.

MOI. — *Sans contredit; pourvu qu'il n'eut pas emploié d'une facon deshonnete l'opulence qu'il auroit acquise par un commerce legitime; qu'il eut eloigné de sa maison, tous ces joueurs; tous ces parasites; tous ces fades complaisants; tous ces faineants; tous ces pervers inutiles; & qu'il eut fait aßommer a coups de batons, par ses garçons de boutique, l'homme officieux qui soulage, par la varieté, les maris, du degout d'une cohabitation habituelle avec leurs femmes.*

LUI. — *Aßommer! monsieur, aßommer! on n'aßomme personne dans une ville bien policée. C'est un etat honnete. Beaucoup de gens, meme titrés, s'en melent. Et a quoi diable, voulez vous donc qu'on emploie son argent, si ce n'est a avoir bonne table, bonne compagnie, bons vins, belles femmes, plaisirs de toutes les couleurs, amusements de toutes les especes. J'aimerois autant etre gueux que de poßeder une grande fortune, sans aucune de ces jouißances. Mais revenons a Racine. Cet homme n'a eté bon que pour des inconnus, & que pour le tems ou il n'etoit plus.*

MOI. — *D'accord. Mais pesez le mal & le bien. Dans mille ans d'ici, il fera verser des larmes; il sera l'admiration des hommes, dans toutes les contrées de la terre. Il inspirera l'humanité, la commiseration, la tendreße; on demandera qui il etoit, de quel païs, & on l'enviera a la France. Il a fait souffrir quelques etres qui ne sont plus; auxquels nous ne prenons presqu'aucun interet; nous n'avons rien a redouter ni de ses vices ni de ses defauts. Il eut eté mieux sans doute qu'il eut reçu de la nature les vertus d'un homme de bien, avec les*

talents d'un grand homme. C'est un arbre qui a fait secher quelques arbres plantés dans son voisinage; qui a etouffé les plantes qui croissoient a ses piés; mais il a porté sa cime jusques dans la nue; ses branches se sont etendues au loin; il a preté son ombre a ceux qui venoient, qui viennent & qui viendront se reposer autour de son tronc majestueux; il a produit des fruits d'un gout exquis & qui se renouvellent sans cesse. Il seroit a souhaiter que De Voltaire eut encore la douceur de Duclos, l'ingenuité de l'abbé Trublet, la droiture de l'abbé D'Olivet; mais puis que cela ne se peut; regardons la chose du coté vraiment interressant; oublions pour un moment le point que nous occupons dans l'espace & dans la durée; & etendons notre vue sur les siecles a venir, les regions les plus eloignées, & les peuples a naitre. Songeons au bien de notre espece. Si nous ne sommes pas assez genereux, pardonnons au moins a la nature d'avoir eté plus sage que nous. Si vous jettez de l'eau froide sur la tete de Greuze, vous eteindrez peut etre son talent avec sa vanité. Si vous rendez De Voltaire moins sensible a la critique, il ne scaura plus descendre dans l'ame de Merope. Il ne vous touchera plus.

LUI. — *Mais si la nature etoit außi puissante que sage, pourquoi ne les a-t-elle pas faits außi bons qu'elle les a faits grands?*

MOI. — *Mais ne voyez vous pas qu'avec un pareil raisonnement vous renversez l'ordre general, & que si tout ici bas etoit excellent, il n'y auroit rien d'excellent.*

LUI. — *Vous avez raison. Le point important est que vous & moi nous soions, & que nous soions vous & moi. Que tout aille d'ailleurs comme il pourra. Le meilleur ordre des choses, a mon avis, est celui ou j'en devois etre; & foin du plus parfait des mondes, si je n'en suis pas. J'aime mieux etre, & meme etre impertinent raisonneur que de n'etre pas.*

MOI. — *Il n'y a personne qui ne pense comme vous, & qui ne faße le proces a l'ordre qui est; sans s'apercevoir qu'il renonce a sa propre existence.*

LUI. — *Il est vrai.*

MOI. — *Acceptons donc les choses comme elles sont. Voyons ce qu'elles nous coutent & ce qu'elles*

nous rendent; & laißons la le tout que nous ne connoißons pas aßez pour le louer ou le blamer; & qui n'est peut etre ni bien ni mal; s'il est necessaire, comme beaucoup d'honnetes gens l'imaginent.

LUI. — *Je n'entends pas grand chose a tout ce que vous me debitez la. C'est apparemment de la philosophie; je vous previens que je ne m'en mele pas. Tout ce que je sçais, c'est que je voudrois bien etre un autre, au hazard d'etre un homme de genie, un grand homme. Oui, il faut que j'en convienne, il y a la quelque chose qui me le dit. Je n'en ai jamais entendu louer un seul que son eloge ne m'ait fait secrettement enrager. Je suis envieux. Lors que j'apprends de leur vie privée quelque trait qui les degrade, je l'ecoute avec plaisir. Cela nous rapproche. J'en supporte plus aisement ma mediocrité. Je me dis, certes tu n'aurois jamais fait* Mahomet; *mais ni l'eloge du Maupeoux. J'ai donc eté, je suis donc faché d'etre mediocre. Oui, oui, je suis mediocre & faché. Je n'ai jamais entendu jouer l'ouverture des* Indes galantes; *jamais entendu chanter,* Profonds abymes du Tenare; Nuit, eternelle nuit, *sans me dire avec douleur : voila*

ce que tu ne feras jamais. J'etois donc jaloux de mon oncle; & s'il y avoit eu a sa mort, quelques belles pieces de clavecin, dans son porte-feuille, je n'aurois pas balancé a reſter moi, & a etre lui.

MOI. — *S'il n'y a que cela qui vous chagrine, cela n'en vaut pas trop la peine.*

LUI. — *Ce n'eſt rien. Ce sont des moments qui paſſent.*

Puis il se remettoit à chanter l'ouverture des INDES GALANTES, & l'air PROFONDS ABYMES; & il ajoutoit :

Le quelque chose qui eſt la & qui me parle, me dit : Rameau, *tu voudrois bien avoir fait ces deux morceaux la; si tu avois fait ces deux morceaux la, tu en ferois bien deux autres; & quand tu en aurois fait un certain nombre, on te joueroit, on te chanteroit partout; quand tu marcherois, tu aurois la tete droite; la conscience te rendroit temoignage a toi meme de ton propre merite; les autres te designeroient du doigt. On diroit : c'eſt lui qui a fait les jolies gavotes* & il chantoit les gavotes;

puis avec l'air d'un homme touché, qui nage dans la joye, & qui en a les yeux humides, il ajoutoit, en se frottant les mains, *tu aurois une bonne maison* & il en mesuroit l'etendue avec ses bras, *un bon lit* & il s'y etendoit nonchalament, *de bons vins* qu'il goutoit en faisant claquer sa langue contre son palais, *un bon equipage* & il levoit le pié pour y monter, *de jolies femmes* a qui il prenoit deja la gorge & qu'il regardoit voluptueusement; *cent faquins me viendroient encenser tous les jours* & il croyoit les voir autour de lui; il voyoit Palissot, Poincinet, les Frerons pere & fils, La Porte; il les entendoit; il se rengorgeoit, les aprouvoit, leur sourioit, les dedaignoit, les meprisoit, les chassoit, les rapelloit; puis il continuoit : *Et c'est ainsi que l'on te diroit le matin que tu es un grand homme; tu lirois dans l'histoire des* Trois siecles *que tu es un grand homme; tu serois convaincu le soir que tu es un grand homme; & le grand homme,* Rameau *le neveu, s'endormiroit au doux murmure de l'eloge qui retentiroit dans son oreille; meme en dormant, il auroit l'air satisfait; sa poitrine se dilateroit, s'eleveroit, s'àbbaißeroit avec aisance; il ronfleroit, comme un grand homme;* & en parlant ainsi, il se

laissoit aller mollement sur une banquette; il fermoit les yeux, & il imitoit le sommeil heureux qu'il imaginoit. Apres avoir gouté quelques instants la douceur de ce repos, il se reveilloit, etendoit ses bras, bailloit, se frottoit les yeux, & cherchoit encore autour de lui ses adulateurs insipides.

MOI. — *Vous croyez donc que l'homme heureux a son sommeil?*

LUI. — *Si je le crois! Moi, pauvre here, lors que le soir, j'ai regagné mon grenier & que je me suis fouré dans mon grabat, je suis ratatiné sous ma couverture; j'ai la poitrine etroite & la respiration genée : c'est une espece de plainte foible qu'on entend a peine; au lieu qu'un financier fait retentir son apartement, & etonne toute sa rue. Mais ce qui m'afflige aujourdhuy, ce n'est pas de ronfler & de dormir mesquinement, comme un miserable.*

MOI. — *Cela est pourtant triste.*

LUI. — *Ce qui m'est arrivé l'est bien davantage.*

MOI. — *Qu'est ce donc?*

LUI. — *Vous avez toujours pris quelqu'interet a moi, parce que je suis un bon diable que vous meprisez dans le fond, mais qui vous amuse.*

MOI. — *C'est la verité.*

LUI. — *Et je vais vous le dire.*

Avant que de commencer, il pousse un profond soupir & porte ses deux mains a son front. Ensuite, il reprend un air tranquille, & me dit :

Vous scavez que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un pareßeux, ce que nos bourguignons apellent un fieffé truand, un escroc, un gourmand...

MOI. — *Quel panegyrique!*

LUI. — *Il est vrai de tout point. Il n'y en a pas un mot a rabatre. Point de contestation la deßus, s'il vous plait. Personne ne me connoit mieux que moi; & je ne dis pas tout.*

MOI. — *Je ne veux point vous facher; & je conviendrai de tout.*

LUI. — *He bien, je vivois avec des gens qui*

m'avoient pris en gré, precisement parce que j'etois doué, a un rare degré, de toutes ces qualités.

MOI. — *Cela eſt singulier. Jusqu'a present j'avois cru ou qu'on se les cachoit a soi meme, ou qu'on se les pardonnoit, & qu'on les meprisoit dans les autres.*

LUI. — *Se les cacher, eſt ce qu'on le peut? Soyez sur que, quand Paliſſot eſt seul & qu'il revient sur lui meme, il se dit bien d'autres choses. Soiez sur qu'en tete a tete avec son collegue, ils s'avouent franchement qu'ils ne sont que deux insignes maroufles. Les mepriser dans les autres! mes gens etoient plus equitables, & leur caractere me reussiſſoit merveilleusement aupres d'eux. J'etois comme un coq en pate. On me fetoit. On ne me perdoit pas un moment, sans me regretter. J'etois leur petit Rameau, leur joli Rameau, leur Rameau le fou, l'impertinent, l'ignorant, le pareſſeux, le gourmand, le bouffon, la groſſe bete. Il n'y avoit pas une de ces epithetes familieres qui ne me valut un sourire, une careſſe, un petit coup sur l'epaule, un souflet, un coup de pié, a table un bon morceau qu'on me jettoit sur mon aſſiete, hors de table une liberté que*

je prenois sans consequence; car moi, je suis sans consequence. On fait de moi, avec moi, devant moi, tout ce qu'on veut, sans que je m'en formalise; & les petits presents qui me pleuvoient! Le grand chien que je suis; j'ai tout perdu! J'ai tout perdu pour avoir eu le sens commun, une fois, une seule fois en ma vie; ah, si cela m'arrive jamais!

MOI. — *De quoi s'agißoit il donc?*

LUI. — *C'est une sottise incomparable, incomprehensible, irremißible.*

MOI. — *Quelle sottise encore?*

LUI. — *Rameau, Rameau, vous avoit on pris pour cela? La sottise d'avoir eu un peu de gout, un peu d'esprit, un peu de raison. Rameau, mon ami, cela vous aprendra a rester ce que Dieu vous fit & ce que vos protecteurs vous vouloient. Außi l'on vous a pris par les epaules; on vous a conduit a la porte; on vous a dit, faquin, tirez; ne reparoißez plus. Cela veut avoir du sens, de la raison, je crois! Tirez. Nous avons de ces qualités la, de reste. Vous vous en etes allé en vous mordant les doigts; c'est votre langue maudite qu'il falloit*

mordre auparavant. Pour ne vous en etre pas avisé, vous voila sur le pavé, sans le sol, & ne sachant ou donner de la tete. Vous etiez nourri a bouche que veus tu, & vous retournerez au regrat; bien logé, & vous serez trop heureux si l'on vous rend votre grenier; bien couché, & la paille vous attend entre le cocher de M. de Soubize & l'ami Robé. *Au lieu d'un sommeil doux & tranquille, comme vous l'aviez, vous entendrez d'une oreille le hennissement & le pietinement des chevaux, de l'autre, le bruit mille fois plus insuportable des vers secs, durs & barbares. Mal heureux, mal-avisé, poßedé d'un million de Diables!*

MOI. — *Mais n'y auroit il pas moyen de se rapatrier?* La *faute que vous avez commise est elle si impardonnable? A votre place, j'irois retrouver mes gens. Vous leur etes plus neceßaire que vous ne croyez.*

LUI. — *Ho, je suis sur qu'a present qu'ils ne m'ont pas, pour les faire rire, ils s'ennuyent comme des chiens.*

MOI. — *J'irois donc les retrouver. Je ne leur*

laißerois pas le tems de se paßer de moi, de se tourner vers quelqu'amusement honnete : car qui scait ce qui peut arriver?

LUI. — *Ce n'est pas la ce que je crains. Cela n'arrivera pas.*

MOI. — *Quelque sublime que vous soiez, un autre peut vous remplacer.*

LUI. — *Difficilement.*

MOI. — *D'accord. Cependant j'irois avec ce visage defait, ces yeux egarés, ce col debraillé, ces cheveux ebouriffés, dans l'etat vraiment tragique ou vous voila. Je me jetterois aux piés de la divinité. Je me colerois la face contre terre; & sans me relever, je lui dirois d'une voix baße & sanglotante : Pardon, madame! pardon! je suis un indigne, un infame. Ce fut un mal heureux instant; car vous scavez que je ne suis pas sujet a avoir du sens commun, & je vous promets de n'en avoir de ma vie.*

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que, tandis que je lui tenois ce discours, il en executoit la pantomime. Il s'etoit prosterné; il avoit collé son visage contre

terre; il paroissoit tenir entre ses deux mains le bout d'une pantoufle; il pleuroit, il sanglotoit; il disoit : *Oui, ma petite reine; oui, je le promets; je n'en aurai de ma vie, de ma vie.* Puis se relevant brusquement, il ajouta d'un ton serieux & reflechi :

LUI. — *Oui, vous avez raison. Je crois que c'est le mieux. Elle est bonne. M. Vieillard dit qu'elle est si bonne. Moi, je sçais un peu qu'elle l'est. Mais cependant aller s'humilier devant une guenon! Crier misericorde aux piés d'une miserable petite histrione que les sifflets du parterre ne cessent de poursuivre! Moi, Rameau! fils de Monsieur Rameau, apoticaire de Dijon, qui est un homme de bien & qui n'a jamais flechi le genou devant qui que ce soit! Moi, Rameau, le neveu de celui qu'on apelle le grand Rameau; qu'on voit se promener droit & les bras en l'air, au Palais Royal, depuis que M. Carmontel l'a dessiné courbé, & les mains sous les basques de son habit! Moi qui ai composé des Pieces de clavecin que personne ne joue, mais qui seront peut etre les seules qui passeront a la posterité qui les jouera; moi! moi enfin! J'irois!... Tenez, monsieur, cela ne se peut.* Et mettant sa main droite

sur sa poitrine, il ajoutoit : *Je me sens la quelque chose qui s'eleve & qui me dit, Rameau, tu n'en feras rien. Il faut qu'il y ait une certaine dignité attachée a la nature de l'homme, que rien ne peut etouffer. Cela se reveille a propos de bottes. Oui, a propos de bottes; car il y a d'autres jours ou il ne m'en couteroit rien pour etre vil tant qu'on voudroit; ces jours la, pour un liard, je baiserois le cul a la petite Hus.*

MOI. — *He, mais, l'ami; elle est blanche, jolie, jeune, douce, potelée; & c'est un acte d'humilité au quel un plus delicat que vous pourroit quelquefois s'abbaißer.*

LUI. — *Entendons nous; c'est qu'il y a baiser le cul au simple, & baiser le cul au figuré. Demandez au gros Bergier qui baise le cul de madame de La Marque au simple & au figuré; & ma foi, le simple & le figuré me deplairoient egalement la.*

MOI. — *Si l'expedient que je vous suggere ne vous convient pas, aiez donc le courage d'etre gueux.*

LUI. — *Il est dur d'etre gueux, tandis qu'il*

y a tant de sots opulents aux depens des quels on peut vivre. Et puis le mepris de soi; il est insupportable.

MOI. — *Est ce que vous connoissez ce sentiment la!*

LUI. — *Si je le connois; combien de fois, je me suis dit : Comment, Rameau, il y a dix mille bonnes tables a Paris, a quinze ou vingt couverts chacune; & de ces couverts la, il n'y en a pas un pour toi! Il y a des bourses pleines d'or qui se versent de droite & de gauche, & il n'en tombe pas une piece sur toi! Mille petits beaux esprits, sans talent, sans merite; mille petites creatures, sans charmes; mille plats intriguants, sont bien vetus, & tu irois tout nu! Et tu serois imbecille a ce point? est ce que tu ne scaurois pas flatter comme un autre? Est ce que tu ne scaurois pas mentir, jurer, parjurer, promettre, tenir ou manquer comme un autre? est ce que tu ne scaurois pas te mettre a quatre pattes, comme un autre? est ce que tu ne scaurois pas favoriser l'intrigue de Madame, & porter le billet doux de Monsieur, comme un autre? est ce que tu ne scaurois pas encourager ce jeune*

homme a parler a Mademoiselle, & persuader a Mademoiselle de l'ecouter, comme un autre? est ce que tu ne scaurois pas faire entendre a la fille d'un de nos bourgeois, qu'elle est mal mise; que de belles boucles d'oreilles, un peu de rouge, des dentelles, une robe a la polonoise, lui sieroient a ravir? que ces petits piés la ne sont pas faits pour marcher dans la rue? qu'il y a un beau monsieur, jeune & riche, qui a un habit gallonné d'or, un superbe equipage, six grands laquais, qui l'a vue en passant, qui la trouve charmante; & qui depuis ce jour la en a perdu le boire & le manger; qu'il n'en dort plus & qu'il en mourra? — Mais mon papa. — Bon, bon; votre papa! il s'en fachera d'abord un peu. — Et maman qui me recommande tant d'etre honnete fille? qui me dit qu'il n'y a rien dans ce monde que l'honneur? — Vieux propos qui ne signifient rien. — Et mon confesseur? — Vous ne le verrez plus: ou si vous persistez dans la fantaisie d'aller lui faire l'histoire de vos amusements; il vous en coutera quelques livres de sucre & de caffé. — C'est un homme severe qui m'a deja refusé l'absolution pour la chanson, Viens dans ma cellule.

— C'eſt que vous n'aviez rien a lui donner... Mais quand vous lui apparoitrez en dentelles, — J'aurai donc des dentelles? — Sans doute, & de toutes les sortes... en belles boucles de diamants, — J'aurai donc de belles boucles de diamants? — Oui. — Comme celles de cette marquise qui vient quelquefois prendre des gants, dans notre boutique? — Precisement. Dans un bel equipage, avec des chevaux gris pommelés; deux grands laquais, un petit negre, & le coureur en avant, du rouge, des mouches, la queue portée. — Au bal? — Au bal... a l'Opera, a la Comedie... Deja le cœur lui treſſaillit de joye. Tu joues avec un papier entre tes doigts... Qu'eſt cela? — Ce n'eſt rien. — Il me semble que si. — C'eſt un billet. — Et pour qui? — Pour vous, si vous etiez un peu curieuse. — Curieuse, je le suis beaucoup. Voyons... Elle lit... Une entrevue, cela ne se peut. — En allant a la meſſe. — Maman m'accompagne toujours; mais s'il venoit ici, un peu matin; je me leve la premiere; & je suis au comptoir avant qu'on soit levé. — Il vient : il plait; un beau jour, a la brune, la petite diſparoit, & l'on me compte mes deux mille ecus... Et quoi tu poſſedes ce talent la; & tu manques

de pain? N'as tu pas de honte, malheureux? Je me rapellois un tas de coquins, qui ne m'alloient pas a la cheville & qui regorgeoient de richesses. J'etois en surtout de baracan, & ils etoient couverts de velours; ils s'appuioient sur la canne a pomme d'or & en bec de corbin; & ils avoient l'Aristote ou le Platon au doigt. Qu'etoient ce pourtant? la plus part de miserables croquenottes; aujourd'huy ce sont des especes de seigneurs. Alors je me sentois du courage; l'ame elevée; l'esprit subtil, & capable de tout. Mais ces heureuses dispositions apparemment ne duroient pas; car jusqu'a present, je n'ai pu faire un certain chemin. Quoi qu'il en soit, voila le texte de mes frequents soliloques que vous pouvez paraphraser a votre fantaisie; pourvu que vous en concluiez que je connois le mepris de soi meme, ou ce tourment de la conscience qui nait de l'inutilité des dons que le Ciel nous a departis; c'est le plus cruel de tous. Il vaudroit presque autant que l'homme ne fut pas né.

Je l'ecoutois; & a mesure qu'il faisoit la scene du proxenete & de la jeune fille qu'il seduisoit; l'ame agitée de deux mouvements

opposés, je ne scavois si je m'abandonnerois a l'envie de rire, ou au transport de l'indignation. Je soufrois. Vingt fois un eclat de rire empecha ma colere d'eclater; vingt fois la colere qui s'elevoit au fond de mon cœur se termina par un eclat de rire. J'etois confondu de tant de sagacité, & de tant de bassesse; d'idées si justes & alternativement si fausses; d'une perversité si generale de sentiments, d'une turpitude si complette, & d'une franchise si peu commune. Il s'aperçut du conflict qui se passoit en moi : *Qu'avez vous?* me dit il.

MOI. — *Rien.*

LUI. — *Vous me paroissez troublé.*

MOI. — *Je le suis aussi.*

LUI. — *Mais enfin que me conseillez vous?*

MOI. — *De changer de propos. Ah, malheureux, dans quel etat d'abjection, vous etes né ou tombé.*

LUI. — *J'en conviens. Mais cependant que*

mon etat ne vous touche pas trop. Mon projet, en m'ouvrant a vous, n'etoit point de vous affliger. Je me suis fait chez ces gens, quelqu'epargne. Songez que je n'avois besoin de rien, mais de rien absolument; & que l'on m'accordoit tant pour mes menus plaisirs.

Alors il recommança a se frapper le front, avec un de ses poings, a se mordre la levre, & rouler au platfond ses yeux egarés; ajoutant : *Mais c'est une affaire faite. J'ai mis quelque chose de coté. Le tems s'est ecoulé; & c'est toujours autant d'amassé.*

MOI. — *Vous voulez dire de perdu.*

LUI. — *Non, non, d'amassé. On s'enrichit a chaque instant. Un jour de moins a vivre, ou un ecu de plus; c'est tout un. Le point important est d'aller aisement, librement, agreablement, copieusement, tous les soirs a la garderobe :* O stercus pretiosum ! *Voila le grand resultat de la vie dans tous les etats. Au dernier moment, tous sont egalement riches; & Samuel Bernard qui a force de vols, de pillages, de banqueroutes laiße*

vingt sept millions en or, & Rameau qui ne laissera rien; Rameau a qui la charité fournira la serpilliere dont on l'enveloppera. Le mort n'entend pas sonner les cloches. C'est en vain que cent pretres s'egosillent pour lui; qu'il est precedé & suivi d'une longue file de torches ardentes; son ame ne marche pas a coté du maitre des ceremonies. Pourir sous du marbre, pourir sous de la terre, c'est toujours pourir. Avoir autour de son cercueil les enfants rouges, & les enfants bleus, ou n'avoir personne, qu'est ce que cela fait. Et puis vous voyez bien ce poignet; il etoit roide comme un diable. Ces dix doigts, c'etoient autant de batons fichés dans un metacarpe de bois; & ces tendons, c'etoient de vieilles cordes a boyau plus seches, plus roides, plus inflexibles que celles qui ont servi a la roue d'un tourneur. Mais je vous les ai tant tourmentées, tant brisées, tant rompues. Tu ne veux pas aller; & moi, mordieu, je dis que tu iras; & cela sera.

Et tout en disant cela, de la main droite, il s'etoit saisi les doigts & le poignet de la main gauche; & il les renversoit en dessus, en dessous; l'extremité

des doigts touchoit au bras; les jointures en craquoient; je craignois que les os n'en demeurassent disloqués.

MOI. — *Prenez garde, lui dis je; vous allez vous estropier.*

LUI. — *Ne craignez rien. Ils y sont faits; depuis dix ans, je leur en ai bien donné d'une autre façon. Malgré qu'ils en eussent, il a bien fallu que les bougres s'y accoutumassent, & qu'ils apprissent a se placer sur les touches & a voltiger sur les cordes. Aussi a present cela va. Oui, cela va.*

En meme tems, il se met dans l'attitude d'un joueur de violon; il fredonne de la voix un allegro de Locatelli; son bras droit imite le mouvement de l'archet; sa main gauche & ses doigts semblent se promener sur la longueur du manche; s'il fait un ton faux, il s'arrete; il remonte ou baisse la corde; il la pince de l'ongle, pour s'assurer qu'elle est juste; il reprend le morceau ou il l'a laissé; il bat la mesure du pié; il se demene de la tete, des piés, des mains, des bras, du corps. Comme vous avez vu quelquefois au concert spirituel, Ferrari ou Chiabran, ou

quelqu'autre virtuose, dans les memes convulsions, m'offrant l'image du meme supplice, & me causant a peu pres la meme peine; car n'est ce pas une chose penible a voir que le tourment, dans celui qui s'occupe a me peindre le plaisir; tirez entre cet homme & moi, un rideau qui me le cache, s'il faut qu'il me montre un patient appliqué a la question. Au milieu de ses agitations & de ses cris, s'il se presentoit une tenue, un de ces endroits harmonieux ou l'archet se meut lentement sur plusieurs cordes a la fois, son visage prenoit l'air de l'exstase; sa voix s'adoucissoit, il s'ecoutoit avec ravissement. Il est sur que les accords resonnoient dans ses oreilles & dans les miennes. Puis remettant son instrument, sous son bras gauche, de la meme main dont il le tenoit, & laissant tomber sa main droite, avec son archet : *He bien,* me disoit il, *qu'en pensez vous?*

MOI. — *A merveilles.*

LUI. — *Cela va, ce me semble; cela resonne a peu pres, comme les autres.*

Et aussitot, il s'accroupit, comme un musicien qui se met au clavecin.

Je vous demande grace, pour vous & pour moi; lui dis je.

LUI. — *Non, non; puis que je vous tiens, vous m'entendrez. Je ne veux point d'un suffrage qu'on m'accorde sans scavoir pourquoi. Vous me louerez d'un ton plus aßuré, & cela me vaudra quelqu'ecolier.*

MOI. — *Je suis si peu repandu; & vous allez vous fatiguer en pure perte.*

LUI. — *Je ne me fatigue jamais.*

Comme je vis que je voudrois inutilement avoir pitié de mon homme, car la sonate sur le violon l'avoit mis tout en eau, je pris le parti de le laisser faire. Le voila donc assis au clavecin; les jambes flechies, la tete elevée vers le platfond ou l'on eut dit qu'il voyoit une partition notée, chantant, preludant, executant une piece d'Alberti, ou de Galuppi, je ne sçais lequel des deux. Sa voix alloit comme le vent, & ses doigts voltigeoient sur les touches; tantot laissant le dessus, pour prendre la basse; tantot quittant la partie d'accompagnement, pour revenir au dessus. Les passions se succedoient sur son

visage. On y distinguoit la tendresse, la colere, le plaisir, la douleur. On sentoit les piano, les forte. Et je suis sur qu'un plus habile que moi, auroit reconnu le morceau, au mouvement, au caractere, a ses mines & a quelques traits de chant qui lui echappoient par intervalle. Mais ce qu'il y avoit de bizarre; c'est que de tems en tems, il tatonnoit; se reprenoit, comme s'il eut manqué & se depitoit de n'avoir plus la piece dans les doigts.

Enfin, vous voyez, dit il, en se redressant & en essuyant les goutes de sueur qui descendoit le long de ses joues, *que nous scavons aussi placer un triton, une quinte superflue, & que l'enchainement des dominantes nous est familier. Ces passages enharmoniques dont le cher oncle a fait tant de train, ce n'est pas la mer a boire, nous nous en tirons.*

MOI. — *Vous vous etes donné bien de la peine, pour me montrer que vous etiez fort habile; j'etois homme a vous croire sur votre parole.*

LUI. — *Fort habile? ho non; pour mon metier, je le sçais a peu pres, & c'est plus qu'il*

ne faut. Car dans ce païs cy eſt ce qu'on eſt obligé de scavoir ce qu'on montre?

MOI. — *Pas plus que de scavoir ce qu'on apprend.*

LUI. — *Cela eſt juſte, morbleu, & tres juſte. La, monsieur le philosophe, la main sur la conscience, parlez net. Il y eut un tems ou vous n'etiez pas coſſu comme aujourd'hui.*

MOI. — *Je ne le suis pas encore trop.*

LUI. — *Mais vous n'iriez plus au Luxembourg, en eté, vous vous en souvenez...*

MOI. — *Laiſſons cela; oui, je m'en souviens.*

LUI. — *En redingote de pluche grise.*

MOI. — *Oui, oui.*

LUI. — *Erintée par un des cotés; avec la manchette dechirée, & les bas de laine, noirs & recousus par derriere avec du fil blanc.*

MOI. — *Et oui, oui, tout comme il vous plaira.*

LUI. — *Que faisiez vous alors dans l'allée des Soupirs?*

MOI. — *Une aßez triste figure.*

LUI. — *Au sortir de la, vous trotiez sur le pavé.*

MOI. — *D'accord.*

LUI. — *Vous donniez des leçons de mathematiques.*

MOI. — *Sans en scavoir un mot : n'est ce pas la que vous en vouliez venir?*

LUI. — *Justement.*

MOI. — *J'aprenois en montrant aux autres, & j'ai fait quelques bons ecoliers.*

LUI. — *Cela se peut, mais il n'en est pas de la musique comme de l'algebre ou de la geometrie. Aujourd'hui que vous etes un gros monsieur...*

MOI. — *Pas si gros.*

LUI. — *Que vous avez du foin dans vos bottes...*

MOI. — *Tres peu.*

LUI. — *Vous donnez des maitres a votre fille.*

MOI. — *Pas encore. C'est sa mere qui se mele de son education; car il faut avoir la paix chez soi.*

LUI. — *La paix chez soi? morbleu, on ne l'a que quand on est le serviteur ou le maitre; & c'est le maitre qu'il faut etre. J'ai eu une femme. Dieu veuille avoir son ame; mais quand il lui arrivoit quelquefois de se rebecquer, je m'elevois sur mes ergots; je deploiois mon tonnerre; je disois, comme Dieu, que la lumiere se faße & la lumiere etoit faite. Außi en quatre années de tems, nous n'avons pas eu dix fois un mot, l'un plus haut que l'autre. Quel age a votre enfant?*

MOI. — *Cela ne fait rien a l'affaire.*

LUI. — *Quel age a votre enfant?*

MOI. — *Et que diable, laißons la mon enfant & son age; & revenons aux maitres qu'elle aura.*

LUI. — *Pardieu, je ne sache rien de si tetu qu'un philosophe. En vous suppliant tres humblement, ne pourrait on scavoir de monseigneur le philosophe, quel age a peu pres peut avoir mademoiselle sa fille.*

MOI. — *Supposez lui huit ans.*

LUI. — *Huit ans! il y a quatre ans que cela devroit avoir les doigts sur les touches.*

MOI. — *Mais peut etre ne me souciai je pas trop de faire entrer dans le plan de son education, une etude qui occupe si long tems & qui sert si peu.*

LUI. — *Et que lui apprendrez vous donc, s'il vous plait?*

MOI. — *A raisonner juste, si je puis; chose si peu commune parmi les hommes, & plus rare encore parmi les femmes.*

LUI. — *Et laißez la deraisonner, tant qu'elle*

voudra. Pourvu qu'elle soit jolie, amusante & coquette.

MOI. — *Puis que la nature a eté aßez ingrate envers elle pour lui donner une organisation delicate, avec une ame sensible, & l'exposer aux memes peines de la vie que si elle avoit une organisation forte, & un cœur de bronze, je lui apprendrai, si je puis, a les supporter avec courage.*

LUI. — *Et laißez la pleurer, souffrir, minauder, avoir des nerfs agacés, comme les autres; pourvu qu'elle soit jolie, amusante & coquette. Quoi, point de danse?*

MOI. — *Pas plus qu'il n'en faut pour faire une reverence, avoir un maintien decent, se bien presenter, & scavoir marcher.*

LUI. — *Point de chant?*

MOI. — *Pas plus qu'il n'en faut, pour bien prononcer.*

LUI. — *Point de musique?*

MOI. — *S'il y avoit un bon maitre d'har-*

monie, je la lui confierois volontiers, deux heures par jour, pendant un ou deux ans; pas davantage.

LUI. — *Et a la place des choses eßentielles que vous supprimez...*

MOI. — *Je mets de la grammaire, de la fable, de l'hiſtoire, de la geographie, un peu de deßein, & beaucoup de morale.*

LUI. — *Combien il me seroit facile de vous prouver l'inutilité de toutes ces connoißances la, dans un monde tel que le notre; que dis je l'inutilité, peut etre le danger. Mais je m'en tiendrai pour ce moment a une queſtion : ne lui faudra-t-il pas un ou deux maitres?*

MOI. — *Sans doute.*

LUI. — *Ah, nous y revoila. Et ces maitres, vous eſperez qu'ils scauront la grammaire, la fable, l'hiſtoire, la geographie, la morale dont ils lui donneront des leçons? Chansons, mon cher maitre, chansons. S'ils poßedoient ces choses aßez pour les montrer, ils ne les montreroient pas.*

MOI. — *Et pourquoi?*

LUI. — *C'est qu'ils auroient paßé leur vie a les etudier. Il faut etre profond dans l'art ou dans la science, pour en bien poßeder les elemens. Les ouvrages claßiques ne peuvent etre bien faits, que par ceux qui ont blanchi sous le harnois. C'est le milieu & la fin qui eclaircißent les tenebres du commencement. Demandez a votre ami, M. D'Alembert, le coriphée de la science mathematique, s'il seroit trop bon pour en faire des elements. Ce n'est qu'apres trente a quarante ans d'exercice que mon oncle a entrevu les premieres lueurs de la theorie musicale.*

MOI. — *O fou, archifou,* m'écriai je, *comment se fait il que dans ta mauvaise tete, il se trouve des idées si justes, pele mele, avec tant d'extravagances.*

LUI. — *Qui diable scait cela? C'est le hazard qui vous les jette, & elles demeurent. Tant y a, que, quand on ne scait pas tout, on ne scait rien de bien. On ignore ou une chose va; d'ou une autre vient; ou celle cy & celle la veulent etre placées; la quelle doit paßer la premiere, ou sera mieux la seconde. Montre-t-on bien sans la*

methode? Et la methode, d'ou nait elle? Tenez, mon philosophe, j'ai dans la tete que la physique sera toujours une pauvre science; une goute d'eau prise avec la pointe d'une aiguille dans le vaste ocean; un grain detaché de la chaine des Alpes; & les raisons des phenomenes? en verité, il vaudroit autant ignorer que de scavoir si peu & si mal; & c'etoit precisement ou j'en etois, lors que je me fis maitre d'accompagnement & de composition. A quoi revez vous?

MOI. — *Je reve que tout ce que vous venez de dire, est plus specieux que solide. Mais laissons cela. Vous avez montré, dites vous, l'accompagnement & la composition?*

LUI. — *Oui.*

MOI. — *Et vous n'en scaviez rien du tout?*

LUI. — *Non, ma foi; & c'est pour cela qu'il y en avoit de pires que moi : ceux qui croyoient scavoir quelque chose. Au moins je ne gatois ni le jugement ni les mains des enfants. En passant de moi, a un bon maitre, comme ils n'avoient rien appris, du moins ils n'avoient rien a desapprendre;*

& c'etoit toujours autant d'argent & de tems epargné.

MOI. — *Comment faisiez vous?*

LUI. — *Comme ils font tous. J'arrivois. Je me jettois dans une chaise : Que le tems eſt mauvais! que le pavé eſt fatiguant! Je bavardois quelques nouvelles. Mademoiselle Lemiere devoit faire un role de veſtale dans l'opera nouveau; mais elle eſt groſſe pour la seconde fois. On ne scait qui la doublera. Mademoiselle Arnoud vient de quitter son petit comte. On dit qu'elle eſt en negotiation avec Bertin. Le petit comte a pourtant trouvé la porcelaine de M. De Montami. Il y avoit au dernier concert des amateurs, une Italienne qui a chanté comme un ange. C'eſt un rare corps que ce Preville. Il faut le voir dans le* Mercure galland; *l'endroit de l'enigme eſt impayable. Cette pauvre Dumesni ne scait plus ni ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait. Allons, mademoiselle; prenez votre livre. Tandis que Mademoiselle, qui ne se preſſe pas, cherche son livre qu'elle a egaré : qu'on appelle une femme de chambre : qu'on gronde, je continue, La Clairon est vraiment incomprehensible. On parle d'un mariage fort sau-*

grenu. C'est celui de Mademoiselle, comment l'appellez vous? une petite creature qu'il entretenoit, a qui il a fait deux ou trois enfants, qui avoit eté entretenue par tant d'autres. — Allons, Rameau; cela ne se peut, vous radotez. — Je ne radote point. On dit meme que la chose est faite. Le bruit court que De Voltaire est mort. Tant mieux. — Et pourquoi tant mieux? — C'est qu'il va nous donner quelque bonne folie. C'est son usage que de mourir une quinzaine auparavant. Que vous dirai je encore? Je disois quelques polissonneries, que je rapportois des maisons ou j'avois eté; car nous sommes tous, grands colporteurs. Je faisois le fou. On m'ecoutoit. On rioit. On s'ecrioit, il est toujours charmant. Cependant le livre de Mademoiselle s'etoit enfin retrouvé sous un fauteuil ou il avoit eté trainé, machonné, dechiré, par un jeune doguin ou par un petit chat. Elle se mettoit a son clavecin. D'abord elle y faisoit du bruit, toute seule. Ensuite, je m'approchois, apres avoir fait a la mere un signe d'aprobation. LA MERE : *Cela ne va pas mal; on n'auroit qu'a vouloir; mais on ne veut pas. On aime mieux perdre son tems a jaser, a chifonner, a courir, a je ne sçais quoi. Vous*

n'etes pas sitot parti que le livre eſt fermé, pour ne le rouvrir qu'a votre retour. Außi vous ne la grondez jamais... Cependant comme il falloit faire quelque chose, je lui prenois les mains que je lui plaçois autrement. Je me depitois. Je criois sol, sol, sol; *mademoiselle, c'eſt un* sol. LA MERE : *Mademoiselle, eſt ce que vous n'avez point d'oreilles? Moi qui ne suis pas au clavecin, & qui ne vois pas sur votre livre, je sens qu'il faut un* sol. *Vous donnez une peine infinie a Monsieur. Je ne conçois pas sa patience. Vous ne retenez rien de ce qu'il vous dit. Vous n'avancez point... Alors je rabattois un peu les coups, & hochant de la tete, je disois : Pardonnez moi, madame, pardonnez moi. Cela pourroit aller mieux, si mademoiselle vouloit; si elle etudioit un peu; mais cela ne va pas mal.* LA MERE : *A votre place, je la tiendrois un an sur la meme piece. — Ho pour cela, elle n'en sortira pas qu'elle ne soit au deßus de toutes difficultés; & cela ne sera pas si long que madame le croit. —* LA MERE : *Monsieur* Rameau, *vous la flattez; vous etes trop bon. Voila de sa leçon la seule chose qu'elle retiendra & qu'elle scaura bien me repeter dans l'occasion. — L'heure se paßoit. Mon ecoliere me*

presentoit le petit cachet, avec la grace du bras & la reverence qu'elle avoit apprise du maitre a danser. Je le mettois dans ma poche, pendant que la mere disoit : Fort bien, mademoiselle. Si Javillier etoit la, il vous aplaudiroit. Je bavardois encore un moment par bienseance; je disparoissois ensuite, & voila ce qu'on apelloit alors une lecon d'accompagnement.

MOI. — *Et aujourdhuy, c'est donc autre chose?*

LUI. — *Vertudieu, je le crois. J'arrive. Je suis grave. Je me hate d'oter mon manchon. J'ouvre le clavecin. J'essaie les touches. Je suis toujours pressé : si l'on me fait attendre un moment, je crie comme si l'on me voloit un ecu. Dans une heure d'ici, il faut que je sois la; dans deux heures, chez madame la duchesse une telle. Je suis attendu a diner chez une belle marquise; & au sortir de la, c'est un concert chez M. le baron de Bacq, rue neuve des Petits Champs.*

MOI. — *Et cependant vous n'etes attendu nulle part?*

LUI. — *Il est vrai.*

MOI. — Et pourquoi employer toutes ces petites viles ruses la?

LUI. — Viles! & pourquoi, s'il vous plait? Elles sont d'usage dans mon etat. Je ne m'avilis point en faisant comme tout le monde. Ce n'est pas moi qui les ai inventées : & je serois bizarre & maladroit de ne pas m'y conformer. Vraiment, je sçais bien que si vous allez apliquer a cela certains principes generaux de je ne sçais quelle morale qu'ils ont tous a la bouche, & qu'aucun d'eux ne pratique, il se trouvera que ce qui est blanc sera noir, & que ce qui est noir sera blanc. Mais, monsieur le philosophe, il y a une conscience generale, comme il y a une grammaire generale; & puis des exceptions dans chaque langue que vous appellez, je crois, vous autres scavants, des... aidez moi donc... des...

MOI. — Idiotismes.

LUI. — Tout juste. He bien, chaque etat a ses exceptions a la conscience generale aux quelles je donnerois volontiers le nom d'idiotismes de metier.

MOI. — *J'entens. Fontenelle parle bien, ecrit bien, quoique son stile fourmille d'idiotismes francois.*

LUI. — *Et le souverain, le ministre, le financier, le magistrat, le militaire, l'homme de lettres, l'avocat, le procureur, le commerçant, le banquier, l'artisan, le maitre a chanter, le maitre a danser, sont de fort honnetes gens, quoique leur conduite s'ecarte en plusieurs points de la conscience generale, & soit remplie d'idiotismes moraux. Plus l'institution des choses est ancienne, plus il y a d'idiotismes; plus les tems sont malheureux, plus les idiotismes se multiplient. Tant vaut l'homme, tant vaut le metier; & reciproquement, a la fin, tant vaut le metier, tant vaut l'homme. On fait donc valoir le metier tant qu'on peut.*

MOI. — *Ce que je conçois clairement a tout cet entortillage, c'est qu'il y a peu de metiers honnetement exercés, ou peu d'honnetes gens dans leurs metiers.*

LUI. — *Bon, il n'y en a point; mais en revanche, il y a peu de fripons hors de leur boutique; & tout iroit assez bien, sans un certain nombre*

de gens qu'on appelle aßidus, exacts, remplißant rigoureusement leurs devoirs, stricts, ou ce qui revient au meme toujours dans leurs boutiques, & faisant leur metier depuis le matin jusqu'au soir, & ne faisant que cela. Außi sont ils les seuls qui deviennent opulents & qui soient estimés.

MOI. — *A force d'idiotismes.*

LUI. — *C'est cela. Je vois que vous m'avez compris. Or donc un idiotisme de presque tous les etats, car il y en a de communs a tous les païs, a tous les tems, comme il y a des sottises communes; un idiotisme commun est de se procurer le plus de pratiques que l'on peut; une sottise commune est de croire que le plus habile est celui qui en a le plus. Voila deux exceptions a la conscience generale auxquelles il faut se plier. C'est une espece de credit. Ce n'est rien en soi; mais cela vaut par l'opinion. On a dit que* bonne renommée valoit mieux que ceinture dorée. *Cependant qui a bonne renommée n'a pas ceinture dorée; & je vois qu'aujourd'hui qui a ceinture dorée ne manque gueres de renommée. Il faut, autant qu'il est poßible, avoir le renom & la ceinture. Et c'est mon objet, lorsque je me*

fais valoir par ce que vous qualifiez d'adreßes viles, d'indignes petites ruses. Je donne ma leçon, & je la donne bien; voila la regle generale. Je fais croire que j'en ai plus a donner que la journée n'a d'heures, voila l'idiotisme.

MOI. — *Et la leçon, vous la donnez bien?*

LUI. — *Oui, pas mal, paßablement. La baße fondamentale du cher oncle a bien simplifié tout cela. Autrefois je volois l'argent de mon ecolier; oui, je le volois; cela est sur. Aujourdhuy, je le gagne, du moins comme les autres.*

MOI. — *Et le voliez vous, sans remors?*

LUI. — *Ho, sans remords. On dit que* si un voleur vole l'autre, le diable s'en rit. *Les parents regorgeoient d'une fortune acquise, Dieu scait comment; c'etoient des gens de cour, des financiers, de gros commerçants, des banquiers, des gens d'affaires. Je les aidois a restituer, moi, & une foule d'autres qu'ils emploioient comme moi. Dans la nature, toutes les especes se devorent; toutes les conditions se devorent dans la societé. Nous faisons justice les uns des autres, sans que la loi s'en mele. La*

Deschamps, autrefois; aujourdhuy la Guimar vange le prince du financier; & c'est la marchande de mode, le bijoutier, le tapißier, la lingere, l'escroc, la femme de chambre, le cuisinier, le bourlier, qui vangent le financier de la Deschamps. Au milieu de tout cela, il n'y a que l'imbecille ou l'oisif qui soit lesé, sans avoir vexé personne; & c'est fort bien fait. D'ou vous voyez que ces exceptions a la conscience generale, ou ces idiotismes moraux dont on fait tant de bruit, sous la denomination de Tours du baton, *ne sont rien; & qu'a tout, il n'y a que le coup d'œil qu'il faut avoir juste.*

MOI. — *J'admire le votre.*

LUI. — *Et puis la misere. La voix de la conscience & de l'honneur, est bien foible, lorsque les boyaux crient. Suffit que si je deviens jamais riche, il faudra bien que je restitue, & que je suis bien resolu a restituer de toutes les manieres poßibles, par la table, par le jeu, par le vin, par les femmes.*

MOI. — *Mais j'ai peur que vous ne deveniez jamais riche.*

LUI. — *Moi, j'en ai le soupçon.*

MOI. — Mais s'il en arrivoit autrement, que feriez vous?

LUI. — *Je ferois comme tous les gueux revetus; je serois le plus insolent maroufle qu'on eut encore vu. C'est alors que je me rapellerois tout ce qu'ils m'ont fait souffrir; & je leur rendrois bien les avanies qu'ils m'ont faites. J'aime a commander, & je commanderai. J'aime qu'on me loue & l'on me louera. J'aurai a mes gages toute la troupe vilmorienne, & je leur dirai, comme on me l'a dit: Allons, faquins, qu'on m'amuse, & l'on m'amusera; qu'on me dechire les honnetes gens, & on les dechirera, si l'on en trouve encore; & puis nous aurons des filles; nous nous tutoyerons, quand nous serons yvres; nous nous enyvrerons; nous ferons des contes; nous aurons toutes sortes de travers & de vices. Cela sera delicieux. Nous prouverons que De Voltaire est sans genie; que Buffon toujours guindé sur des echaßes, n'est qu'un declamateur ampoulé; que Montesquieu n'est qu'un bel esprit; nous releguerons D'Alembert dans ses mathematiques; nous en donnerons sur dos & ventre a tous ces petits Catons, comme vous, qui nous meprisent par envie;*

dont la modestie est le manteau de l'orgueil, & dont la sobrieté est la loi du besoin. Et de la musique? C'est alors que nous en ferons.

MOI. — *Au digne emploi que vous feriez de la richesse, je vois combien c'est grand dommage que vous soiez gueux. Vous vivriez la d'une maniere bien honorable pour l'espece humaine, bien utile a vos concitoyens; bien glorieuse pour vous.*

LUI. — *Mais je crois que vous vous moquez de moi; monsieur le philosophe, vous ne scavez pas a qui vous vous jouez; vous ne vous doutez pas que dans ce moment je represente la partie la plus importante de la ville & de la cour. Nos opulents dans tous les etats ou se sont dit a eux memes ou ne se sont pas dit les memes choses que je vous ai confiées; mais le fait est que la vie que je menerois a leur place est exactement la leur. Voila ou vous en etes, vous autres. Vous croyez que le meme bonheur est fait pour tous. Quelle etrange vision! Le votre suppose un certain tour d'esprit romanesque que nous n'avons pas; une ame singuliere, un gout particulier. Vous decorez cette bizarerie du nom de vertu; vous l'appellez philosophie. Mais la vertu,*

la philosophie sont elles faites pour tout le monde? En a qui peut. En conserve qui peut. Imaginez l'univers sage & philosophe; convenez qu'il seroit diablement triste. Tenez, vive la philosophie; vive la sageße de Salomon : Boire de bon vin, se gorger de mets delicats; se rouler sur de jolies femmes; se reposer dans des lits bien mollets. Excepté cela, le reste n'est que vanité.

MOI. — *Quoi, defendre sa patrie?*

LUI. — *Vanité. Il n'y a plus de patrie. Je ne vois d'un pole a l'autre que des tyrans & des esclaves.*

MOI. — *Servir ses amis?*

LUI. — *Vanité. Est ce qu'on a des amis? Quand on en auroit, faudroit il en faire des ingrats? Regardez y bien, & vous verrez que c'est presque toujours la ce qu'on recueille des services rendus. La reconnoißance est un fardeau; & tout fardeau est fait pour etre secoué.*

MOI. — *Avoir un etat dans la societé & en remplir les devoirs?*

LUI. — *Vanité. Qu'importe qu'on ait un etat, ou non; pourvu qu'on soit riche; puisqu'on ne prend un etat que pour le devenir. Remplir ses devoirs, a quoi cela mene-t-il? A la jalousie, au trouble, a la persecution. Est ce ainsi qu'on s'avance? Faire sa cour, morbleu; faire sa cour; voir les grands; etudier leurs gouts; se preter a leurs fantaisies; servir leurs vices; aprouver leurs injustices. Voila le secret.*

MOI. — *Veiller a l'education de ses enfants?*

LUI. — *Vanité. C'est l'affaire d'un precepteur.*

MOI. — *Mais si ce precepteur, penetré de vos principes, neglige ses devoirs; qui est ce qui en sera chatié?*

LUI. — *Ma foi, ce ne sera pas moi; mais peut etre un jour, le mari de ma fille, ou la femme de mon fils.*

MOI. — *Mais si l'un & l'autre se precipitent dans la debauche & les vices?*

LUI. — *Cela est de leur etat.*

MOI. — *S'ils se deshonorent?*

LUI. — *Quoi qu'on faſſe, on ne peut se deshonorer, quand on eſt riche.*

MOI. — *S'ils se ruinent?*

LUI. — *Tant pis pour eux.*

MOI. — *Je vois que, si vous vous dispensez de veiller a la conduite de votre femme, de vos enfants, de vos domeſtiques, vous pouriez aisement negliger vos affaires.*

LUI. — *Pardonnez moi; il eſt quelquefois difficile de trouver de l'argent; & il eſt prudent de s'y prendre de loin.*

MOI. — *Vous donnerez peu de soin a votre femme.*

LUI. — *Aucun, s'il vous plait. Le meilleur procedé, je crois, qu'on puiſſe avoir avec sa chere moitié, c'eſt de faire ce qui lui convient. A votre avis, la societé ne seroit elle pas fort amusante, si chacun y etoit a sa chose?*



MOI. — Pourquoi pas? La soirée n'est jamais plus belle pour moi que quand je suis content de ma matinée.

LUI. — Et pour moi aussi.

MOI. — Ce qui rend les gens du monde si delicats sur leurs amusements, c'est leur profonde oisiveté.

LUI. — Ne croyez pas cela. Ils s'agitent beaucoup.

MOI. — Comme ils ne se lassent jamais, ils ne se delassent jamais.

LUI. — Ne croyez pas cela. Ils sont sans cesse excedés.

MOI. — Le plaisir est toujours une affaire pour eux, & jamais un besoin.

LUI. — Tant mieux, le besoin est toujours une peine.

MOI. — Ils usent tout. Leur ame s'hebete. L'ennui s'en empare. Celui qui leur oteroit la vie, au milieu de leur abondance accablante, les serviroit.

C'est qu'ils ne connoißent du bonheur que la partie qui s'emouße le plus vite. Je ne meprise pas les plaisirs des sens. J'ai un palais außi, & il est flatté d'un met delicat, ou d'un vin delicieux. J'ai un cœur & des yeux; & j'aime a voir une jolie femme. J'aime a sentir sous ma main la fermeté & la rondeur de sa gorge; a preßer ses levres des miennes; a puiser la volupté dans ses regards, & a en expirer entre ses bras. Quelquefois avec mes amis, une partie de debauche, meme un peu tumultueuse, ne me deplait pas. Mais je ne vous le dißimulerai pas, il m'est infiniment plus doux encor d'avoir secouru le malheureux, d'avoir terminé une affaire epineuse, donné un conseil salutaire; fait une lecture agreable; une promenade avec un homme ou une femme chere a mon cœur; paßé quelques heures instructives avec mes enfants, ecrit une bonne page, rempli les devoirs de mon etat; dit a celle que j'aime quelques choses tendres & douces qui amenent ses bras autour de mon col. Je connois telle action que je voudrois avoir faite pour tout ce que je poßede. C'est un sublime ouvrage que Mahomet; *j'aimerois mieux avoir rehabilité la memoire des Calas. Un homme de ma connoißance s'etoit refugié a Car-*

thagene. C'etoit un cadet de famille, dans un païs ou la coutume transfere tout le bien aux ainés. La il apprend que son ainé, enfant gaté, apres avoir depouillé son pere & sa mere, trop faciles, de tout ce qu'ils poßedoient, les avoit expulsés de leur chateau, & que les bons vieillards languißoient indigens, dans une petite ville de la province. Que fait alors ce cadet qui, traité durement par ses parents, etoit allé tenter la fortune au loin; il leur envoye des secours; il se hate d'arranger ses affaires. Il revient opulent. Il ramene son pere & sa mere dans leur domicile. Il marie ses sœurs. Ah, mon cher Rameau; cet homme regardoit cet intervalle, comme le plus heureux de sa vie. C'est les larmes aux yeux qu'il m'en parloit; & moi, je sens, en vous faisant ce recit, mon cœur se troubler de joye, & le plaisir me couper la parole.

LUI. — *Vous etes des etres bien singuliers!*

MOI. — *Vous etes des etres bien a plaindre, si vous n'imaginez pas qu'on s'est elevé au deßus du sort, & qu'il est impoßible d'etre malheureux, a l'abri de deux belles actions, telles que celle cy.*

LUI. — *Voila une espece de felicité avec laquelle j'aurai de la peine a me familiariser, car on la rencontre rarement. Mais a votre compte, il faudroit donc etre d'honnetes gens?*

MOI. — *Pour etre heureux? Aſsurement.*

LUI. — *Cependant, je vois une infinité d'honnetes gens qui ne sont pas heureux; & une infinité de gens qui sont heureux sans etre honnetes.*

MOI. — *Il vous semble.*

LUI. — *Et n'est ce pas pour avoir eu du sens commun & de la franchise un moment, que je ne sçais ou aller souper ce soir?*

MOI. — *He non, c'est pour n'en avoir pas toujours eu. C'est pour n'avoir pas senti de bonne heure qu'il falloit d'abord se faire une reſsource independante de la servitude.*

LUI. — *Independante ou non, celle que je me suis faite est au moins la plus aisée.*

MOI. — *Et la moins sure, & la moins honnete.*

LUI. — *Mais la plus conforme a mon caractere de faineant, de sot, de vaurien.*

MOI. — *D'accord.*

LUI. — *Et que, puisque je puis faire mon bonheur par des vices qui me sont naturels, que j'ai acquis sans travail, que je conserve sans effort, qui quadrent avec les mœurs de ma nation; qui sont du gout de ceux qui me protegent, & plus analogues a leurs petits besoins particuliers que des vertus qui les generoient, en les accusant depuis le matin jusqu'au soir; il seroit bien singulier que j'allaße me tourmenter comme une ame damnée, pour me bistourner & me faire autre que je ne suis; pour me donner un caractere etranger au mien; des qualités tres estimables, j'y consens, pour ne pas disputer; mais qui me couteroient beaucoup a acquerir, a pratiquer, ne me meneroient a rien, peut etre a pis que rien, par la satyre continuelle des riches aupres des quels les gueux comme moi ont a chercher leur vie. On loue la vertu; mais on la hait; mais on la fuit; mais elle gele de froid; & dans ce monde, il faut avoir les piés chauds. Et puis cela me donneroit de l'humeur, infailliblement; car pourquoi*

voyons nous si frequemment les devots si durs, si facheux, si insociables? C'est qu'ils se sont imposés une tache qui ne leur est pas naturelle. Ils souffrent, & quand on souffre, on fait souffrir les autres. Ce n'est pas la mon compte, ni celui de mes protecteurs; il faut que je sois gai, souple, plaisant, bouffon, drole. La vertu se fait respecter; & le respect est incommode. La vertu se fait admirer, & l'admiration n'est pas amusante. J'ai a faire a des gens qui s'ennuyent & il faut que je les faße rire. Or c'est le ridicule & la folie qui font rire, il faut donc que je sois ridicule & fou; & quand la nature ne m'auroit pas fait tel, le plus court seroit de le paroitre. Heureusement, je n'ai pas besoin d'etre hippocrite; il y en a deja tant de toutes les couleurs, sans compter ceux qui le sont avec eux memes. Ce chevalier de La Morliere qui retape son chapeau sur son oreille, qui porte la tete au vent, qui vous regarde le paßant par deßus l'epaule, qui fait battre une longue epée sur sa cuiße, qui a l'insulte toute prete pour celui qui n'en porte point, & qui semble adreßer un defi a tout venant, que fait il? Tout ce qu'il peut pour se persuader qu'il est un homme de cœur; mais il est lache. Offrez lui

une croquignole sur le bout du nez, & il la recevra en douceur. Voulez vous lui faire baißer le ton, elevez le. Montrez lui votre canne, ou appliquez votre pié entre ses feßes; tout etonné de se trouver un lache, il vous demandera qui est ce qui vous l'a appris? d'ou vous le scavez? Lui meme l'ignoroit le moment precedent; une longue & habituelle singerie de bravoure lui en avoit imposé. Il avoit tant fait les mines, qu'il se croyoit la chose. Et cette femme qui se mortifie, qui visite les prisons, qui aßiste a tous les aßemblées de charité, qui marche les yeux baißés, qui n'oseroit regarder un homme en face, sans ceße en garde contre la seduction de ses sens; tout cela empeche-t-il que son cœur ne brule, que des soupirs ne lui echappent; que son temperament ne s'allume; que les desirs ne l'obsedent, & que son imagination ne lui retrace la nuit & le jour, les scenes du Portier des Chartreux, *les* Postures de l'Aretin? *Alors que devient elle? Qu'en pense sa femme de chambre, lors qu'elle se leve en chemise, & qu'elle vole au secours de sa maitreße qui se meurt? Justine, allez vous recoucher. Ce n'est pas vous que votre maitreße apelle dans son delire. Et l'ami Rameau, s'il se mettoit un jour a*

marquer du mepris pour la fortune, les femmes, la bonne chere, l'oisiveté, a catoniser, que seroit il? un hippocrite. Il faut que Rameau soit ce qu'il eſt: un brigand heureux avec des brigands opulents; & non un fanfaron de vertu, ou meme un homme vertueux, rongeant sa croute de pain, seul, ou a coté des gueux. Et pour le trancher net, je ne m'accommode point de votre felicité, ni du bonheur de quelques visionaires, comme vous.

MOI. — *Je vois, mon cher, que vous ignorez ce que c'eſt, & que vous n'etes pas meme fait pour l'aprendre.*

LUI. — *Tant mieux, mordieu! tant mieux. Cela me feroit crever de faim, d'ennui, & de remords peut etre.*

MOI. — *D'apres cela, le seul conseil que j'aie a vous donner, c'eſt de rentrer bien vite dans la maison d'ou vous vous etes imprudemment fait chaßer.*

LUI. — *Et de faire ce que vous ne desaprouvez pas au simple, & ce qui me repugne un peu au figuré.*

MOI. — *C'est mon avis.*

LUI. — *Independamment de cette metaphore qui me deplait dans ce moment, & qui ne me deplaira pas dans un autre.*

MOI. — *Quelle singularité!*

LUI. — *Il n'y a rien de singulier a cela. Je veux bien etre abject, mais je veux que ce soit sans contrainte. Je veux bien descendre de ma dignité... Vous riez?*

MOI. — *Oui, votre dignité me fait rire.*

LUI. — *Chacun a la sienne; je veux bien oublier la mienne, mais a ma discretion, & non a l'ordre d'autrui. Faut il qu'on puiße me dire : Rampe, & que je sois obligé de ramper? C'est l'allure du ver; c'est mon allure : nous la suivons l'un & l'autre, quand on nous laiße aller; mais nous nous redreßons, quand on nous marche sur la queue. On m'a marché sur la queue, & je me redreßerai. Et puis vous n'avez pas d'idée de la petaudiere dont il s'agit. Imaginez un melancolique & maußade*

personnage, devoré de vapeurs, enveloppé dans deux ou trois tours de robe de chambre; qui se deplait a lui meme, a qui tout deplait; qu'on fait a peine sourire, en se disloquant le corps & l'esprit, en cent manieres diverses; qui considere froidement les grimaces plaisantes de mon visage, & celles de mon jugement qui sont plus plaisantes encore; car entre nous, ce pere Noël, ce vilain benedictin si renommé pour les grimaces; malgré ses succes a la Cour, n'est, sans me vanter ni lui non plus, a comparaison de moi, qu'un polichinelle de bois. J'ai beau me tourmenter pour atteindre au sublime des Petites-Maisons; rien n'y fait. Rira-t-il? ne rira-t-il pas? Voila ce que je suis forcé de me dire au milieu de mes contorsions; & vous pouvez juger combien cette incertitude nuit au talent. Mon hypocondre, la tete renfoncée dans un bonnet de nuit qui lui couvre les yeux, a l'air d'une pagode immobile a laquelle on auroit attaché un fil au menton, d'ou il descendroit jusque sous son fauteuil. On attend que le fil se tire; & il ne se tire point; ou s'il arrive que la machoire s'entrouvre, c'est pour articuler un mot desolant, un mot qui vous aprend que vous n'avez point eté aperçu, & que toutes vos singeries sont perdues; ce

mot est la reponse a une question que vous lui aurez faite il y a quatre jours; ce mot dit, le reßort mastoïde se detend, & la machoire se referme...

Puis il se mit a contrefaire son homme; il s'etoit placé dans une chaise, la tete fixe, le chapeau jusque sur ses paupieres, les yeux a demi clos, les bras pendants, remuant sa machoire, comme un automate, & disant :

« Oui, vous avez raison, mademoiselle. Il faut mettre de la fineße la. » C'est que cela decide; que cela decide toujours, & sans appel; le soir, le matin, a la toilette, a diner, au caffé; au jeu, au theatre, a souper, au lit, & Dieu me le pardonne, je crois entre les bras de sa maitreße. Je ne suis pas a portée d'entendre ces dernieres decisions cy; mais je suis diablement las des autres. Triste, obscur, & tranché, comme le destin; tel est notre patron.

Vis a vis, c'est une begueule qui joue l'importance; a qui l'on se resoudroit a dire qu'elle est jolie, parce qu'elle l'est encore; quoiqu'elle ait sur le visage quelques galles, par ci par la, & qu'elle courre apres le volume de madame Bouvillon. J'aime les chairs, quand elles sont belles; mais außi trop

est trop; & le mouvement est si essentiel a la matiere! Item, *elle est plus mechante, plus fiere & plus bete qu'une oye.* Item, *elle veut avoir de l'esprit.* Item, *il faut lui persuader qu'on lui en croit comme a personne.* Item, *cela ne scait rien, & cela decide aussi.* Item, *il faut aplaudir a ces decisions, des pieds & des mains, sauter d'aise, se transir d'admiration : que cela est beau, delicat, bien dit, finement vu, singulierement senti. Ou les femmes prennent elles cela? Sans etude, par la seule force de l'instinct, par la seule lumiere naturelle : cela tient du prodige. Et puis qu'on vienne nous dire que l'experience, l'etude, la reflexion, l'education y font quelque chose, & autres pareilles sottises; & pleurer de joye. Dix fois dans la journée, se courber, un genou flechi en devant, l'autre jambe tirée en arriere. Les bras etendus vers la deesse, chercher son desir dans ses yeux, rester suspendu a sa levre, attendre son ordre & partir comme un eclair. Qui est ce qui peut s'assujettir a un role pareil, si ce n'est le miserable qui trouve la, deux ou trois fois la semaine, de quoi calmer la tribulation de ses intestins? Que penser des autres, tels que le Palissot, le Freron, les Poinsinets, le Baculard qui ont quel-*

que chose, & dont les basesses ne peuvent s'excuser par le borborigme d'un estomac qui souffre?

MOI. — *Je ne vous aurois jamais cru si difficile.*

LUI. — *Je ne le suis pas. Au commencement je voyois faire les autres, & je faisois comme eux, meme un peu mieux; parce que je suis plus franchement impudent, meilleur comedien, plus affamé, fourni de meilleurs poumons. Je descends aparemment en droite ligne du fameux Stentor.*

Et pour me donner une juste idée de la force de ce viscere, il se mit a tousser d'une violence a ebranler les vitres du caffé, & a suspendre l'attention des joueurs d'échecs.

MOI. — *Mais a quoi bon ce talent?*

LUI. — *Vous ne le devinez pas?*

MOI. — *Non. Je suis un peu borné.*

LUI. — *Supposez la dispute engagée & la victoire incertaine : Je me leve, & deployant mon tonnerre, je dis : Cela est, comme mademoiselle*

l'aßure. C'eſt la ce qui s'appelle juger. Je le donne en cent a tous nos beaux eſprits. L'expreßion eſt de genie. Mais il ne faut pas toujours approuver de la meme maniere. On seroit monotone. On auroit l'air faux. On deviendroit insipide. On ne se sauve de la que par du jugement, de la fecondité; il faut scavoir preparer & placer ces tons majeurs & peremptoires, saisir l'occasion & le moment; lors par exemple, qu'il y a partage entre les sentiments; que la dispute s'eſt elevée a son dernier degré de violence; qu'on ne s'entend plus; que tous parlent a la fois; il faut etre placé a l'écart, dans l'angle de l'apartement le plus eloigné du champ de bataille, avoir preparé son explosion par un long silence, & tomber subitement comme une comminge, au milieu des contendants. Personne n'a eu cet art comme moi. Mais ou je suis surprenant, c'eſt dans l'opposé; j'ai des petits tons que j'accompagne d'un sourire; une varieté infinie de mines aprobatives; la, le nez, la bouche, le front, les yeux entrent en jeu; j'ai une soupleße de reins; une maniere de contourner l'epine du dos, de haußer ou de baißer les epaules, d'etendre les doigts, d'incliner la tete, de fermer les yeux, & d'etre stupefait, comme si j'avois entendu des-

cendre du ciel une voix angelique & divine. C'est la ce qui flatte. Je ne sçais si vous saisissez bien toute l'energie de cette derniere attitude la. Je ne l'ai point inventée; mais personne ne m'a surpassé dans l'execution. Voyez. Voyez.

MOI. — *Il est vrai que cela est unique.*

LUI. — *Croyez vous qu'il y ait cervelle de femme un peu vaine qui tienne a cela?*

MOI. — *Non. Il faut convenir que vous avez porté le talent de faire des fous, & de s'avilir, aussi loin qu'il est possible.*

LUI. — *Ils auront beau faire, tous tant qu'ils sont; ils n'en viendront jamais la. Le meilleur d'entr'eux, Palissot, par exemple, ne sera jamais qu'un bon ecolier. Mais si ce role amuse d'abord, & si l'on goute quelque plaisir a se moquer en dedans, de la betise de ceux qu'on enyvre; a la longue cela ne pique plus; & puis apres un certain nombre de decouvertes, on est forcé de se repeter. L'esprit & l'art ont leurs limites. Il n'y a que Dieu ou quelques genies rares pour qui la carriere s'etend, a mesure qu'ils y avancent. Bouret en est un peut*

etre. Il y a de celui cy des traits qui m'en donnent, a moi, oui a moi meme, la plus sublime idée. Le petit chien, le Livre de la Felicité, les flambeaux sur la route de Versailles sont de ces choses qui me confondent & m'humilient. Ce seroit capable de degouter du metier.

MOI. — *Que voulez vous dire avec votre petit chien?*

LUI. — *D'ou venez vous donc? Quoi, serieusement vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour detacher de lui & attacher au garde des sçaux un petit chien qui plaisoit a celuy cy?*

MOI. — *Je l'ignore, je le confeße.*

LUI. — *Tant mieux. C'est une des plus belles choses qu'on ait imaginées; toute l'Europe en a eté emerveillée, & il n'y a pas un courtisan dont elle n'ait excité l'envie. Vous qui ne manquez pas de sagacité, voyons comment vous vous y seriez pris a sa place. Songez que Bouret etoit aimé de son chien. Songez que le vetement bizarre du ministre effrayoit le petit animal. Songez qu'il n'avoit que huit jours pour vaincre les difficultés. Il faut con-*

noitre toutes les conditions du probleme, pour bien sentir le merite de la solution. He bien?

MOI. — *He bien, il faut que je vous avoue que dans ce genre, les choses les plus faciles m'embarraßeroient.*

LUI. — *Ecoutez*, me dit il, en me frappant un petit coup sur l'epaule, car il est familier; *ecoutez & admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au garde des sçaux; il emprunte d'un valet de chambre la volumineuse simare. Il se couvre le visage du masque. Il endoße la simare. Il apelle son chien; il le careße. Il lui donne la gimblette. Puis tout a coup, changeant de decoration, ce n'est plus le garde des sçaux; c'est Bouret qui apelle son chien & qui le fouette. En moins de deux ou trois jours de cet exercice continué du matin au soir, le chien scait fuir Bouret le fermier general, & courir a Bouret le garde des sçaux. Mais je suis trop bon. Vous etes un profane qui ne meritez pas d'etre instruit des miracles qui s'operent a coté de vous.*

MOI. — *Malgré cela, je vous prie, le livre, les flambeaux?*

LUI. — *Non, non. Adreßez vous aux pavés qui vous diront ces choses la; & profitez de la circonstance qui nous a raprochés, pour apprendre des choses que personne ne scait que moi.*

MOI. — *Vous avez raison.*

LUI. — *Emprunter la robe & la perruque, j'avois oublié la perruque, du garde des sçaux! Se faire un masque qui lui reßemble! Le masque surtout me tourne la tete. Außi cet homme jouit il de la plus haute consideration. Außi poßede-t-il des millions. Il y a des croix de Saint-Louis qui n'ont pas de pain; außi pourquoi courir apres la croix, au hazard de se faire echiner, & ne pas se tourner vers un etat sans peril qui ne manque jamais sa recompense? Voila ce qui s'apelle aller au grand. Ces modeles la sont decourageants. On a pitié de soi; & l'on s'ennuye. Le masque! le masque! Je donnerois un de mes doigts, pour avoir trouvé le masque.*

MOI. — *Mais avec cet enthousiasme pour les belles choses, & cette fertilité de genie que vous possedez, est ce que vous n'avez rien inventé?*

LUI. — *Pardonnez moi; par exemple, l'atti-*

tude admirative du dos dont je vous ai parlé; je la regarde comme mienne, quoiqu'elle puiße peut etre m'etre conteſtée par des envieux. Je crois bien qu'on l'a emploiée auparavant; mais qui eſt ce qui a senti combien elle etoit commode pour rire en deßous de l'impertinent qu'on admiroit? J'ai plus de cent façons d'entamer la seduction d'une jeune fille, a coté de sa mere, sans que celle cy s'en appercoive, & meme de la rendre complice. A peine entrois je dans la carriere que je dedaignai toutes les manieres vulgaires de glißer un billet doux. J'ai dix moyens de me le faire arracher, & parmi ces moyens, j'ose me flatter qu'il y en a de nouveaux. Je poßede surtout le talent d'encourager un jeune homme timide; j'en ai fait reußir qui n'avoient ni eſprit ni figure. Si cela etoit ecrit, je crois qu'on m'accorderoit quelque genie.

MOI. — *Vous feroit un honneur singulier?*

LUI. — *Je n'en doute pas.*

MOI. — *A votre place, je jetterois ces choses la sur le papier. Ce seroit dommage qu'elles se perdißent.*

LUI. — *Il eſt vrai; mais vous ne soupçonnez*

pas combien je fais peu de cas de la methode & des preceptes. Celui qui a besoin d'un protocolle n'ira jamais loin. Les genies lisent peu, pratiquent beaucoup, & se font d'eux memes. Voyez Cæsar, Turenne, Vauban, la marquise de Tencin, son frere le cardinal, & le secretaire de celui cy, l'abbé Trublet. Et Bouret? qui est ce qui a donné des leçons a Bouret? personne. C'est la nature qui forme ces hommes rares la. Croyez vous que l'histoire du chien & du masque soit ecrite quelque part?

MOI. — *Mais a vos heures perdues; lors que l'angoisse de votre estomac vuide ou la fatigue de votre estomac surchargé eloigne le sommeil...*

LUI. — *J'y penserai; il vaut mieux ecrire de grandes choses que d'en executer de petites. Alors l'ame s'eleve; l'imagination s'echauffe, s'enflamme & s'etend; au lieu qu'elle se retrecit a s'etonner aupres de la petite Hus des aplaudissements que ce sot Public s'obstine a prodiguer a cette minaudiere de Dangeville, qui joue si platement, qui marche presque courbée en deux sur la scene, qui a l'affectation de regarder sans cesse dans les yeux de celui a qui elle parle, & de jouer en dessous, & qui*

prend elle meme ses grimaces pour de la fineße, son petit trotter pour de la grace; a cette emphatique Clairon qui eſt plus maigre, plus apretée, plus etudiée, plus empesée qu'on ne scauroit dire. Cet imbecille parterre les claque a tout rompre, & ne s'aperçoit pas que nous sommes un peloton d'agrements; il eſt vrai que le peloton großit un peu; mais qu'importe? que nous avons la plus belle peau; les plus beaux yeux, le plus joli bec; peu d'entrailles a la verité; une demarche qui n'eſt pas legere, mais qui n'eſt pas non plus außi gauche qu'on le dit. Pour le sentiment, en revanche, il n'y en a aucune a qui nous ne damions le pion.

MOI. — *Comment dites vous tout cela? Eſt ce ironie, ou verité?*

LUI. — *Le mal eſt que ce diable de sentiment eſt tout en dedans, & qu'il n'en transpire pas une lueur au dehors. Mais moi qui vous parle, je sçais & je sçais bien qu'elle en a. Si ce n'eſt pas cela precisement, c'eſt quelque chose comme cela. Il faut voir, quand l'humeur nous prend, comme nous traitons les valets, comme les femmes de chambre sont soufletées, comme nous menons a grands coups*

de pied les Parties casuelles, pour peu qu'elles s'ecartent du respect qui nous est dû. C'est un petit diable, vous dis je, tout plein de sentiment & de dignité... Oh, ça; vous ne scavez ou vous en etes, n'est ce pas?

MOI. — *J'avoue que je ne scaurois demeler si c'est de bonne foi ou mechament que vous parlez. Je suis un bon homme; aiez la bonté d'en user avec moi plus rondement; & de laißer la votre art.*

LUI. — *Cela, c'est ce que nous debitons a la petite Hus, de la Dangeville & de la Clairon, melé par ci par la de quelques mots qui vous donnaßent l'eveil. Je consens que vous me preniez pour un vaurien; mais non pour un sot; & il n'y auroit qu'un sot ou un homme perdu d'amour qui put dire serieusement tant d'impertinences.*

MOI. — *Mais comment se resout-t-on a les dire?*

LUI. — *Cela ne se fait pas tout d'un coup; mais petit a petit, on y vient.* Ingenii largitor venter.

MOI. — *Il faut etre preßé d'une cruelle faim.*

LUI. — *Cela se peut. Cependant quelques fortes qu'elles vous paroißent, croyez que ceux a qui elles s'adreßent sont plutot accoutumés a les entendre que nous a les hazarder.*

MOI. — *Est ce qu'il y a la quelqun qui ait le courage d'etre de votre avis?*

LUI. — *Qu'appellez vous quelqun? C'est le sentiment & le langage de toute la societé.*

MOI. — *Ceux d'entre vous qui ne sont pas de grands vauriens, doivent etre de grands sots.*

LUI. — *Des sots la? Je vous jure qu'il n'y en a qu'un; c'est celui qui nous fete, pour lui en imposer.*

MOI. — *Mais comment s'en laiße-t-on si großierement imposer? car enfin la superiorité des talens de la Dangeville & de la Clairon est decidée.*

LUI. — *On avale a pleine gorgée le mensonge qui nous flatte; & l'on boit goutte a goutte une verité qui nous est amere. Et puis nous avons l'air si penetré, si vrai!*

MOI. — *Il faut cependant que vous aïez peché une fois contre les principes de l'art & qu'il vous soit echappé par megarde quelques unes de ces verités ameres qui bleßent; car en depit du role miserable, abjecte, vile, abominable que vous faites, je crois qu'au fond vous avez l'ame delicate.*

LUI. — *Moi, point du tout. Que le diable m'emporte si je sçais au fond ce que je suis. En general, j'ai l'esprit rond comme une boule, & le caractere franc comme l'osier; jamais faux, pour peu que j'aie interet d'etre vrai; jamais vrai, pour peu que j'aie interet d'etre faux. Je dis les choses comme elles me viennent; sensées, tant mieux; impertinentes, on n'y prend pas garde. J'use en plein de mon franc-parler. Je n'ai pensé de ma vie ni avant que de dire, ni en disant, ni apres avoir dit. Außi je n'offense personne.*

MOI. — *Cela vous est pourtant arrivé avec les honnetes gens chez qui vous viviez, & qui avoient pour vous tant de bontés.*

LUI. — *Que voulez vous? C'est un malheur; un mauvais moment, comme il y en a dans la vie.*

Point de felicité continue; j'etois trop bien, cela ne pouvoit durer. Nous avons, comme vous scavez, la compagnie la plus nombreuse & la mieux choisie. C'est une ecole d'humanité, le renouvellement de l'antique hospitalité. Tous les poetes qui tombent, nous les ramaßons. Nous eumes Palißot apres sa Zara; *Bret, apres le* Faux genereux; *tous les musiciens decriés; tous les auteurs qu'on ne lit point; toutes les actrices sifflées; tous les acteurs hués; un tas de pauvres honteux, plats parasites a la tete des quels j'ai l'honneur d'etre, brave chef d'une troupe timide. C'est moi qui les exhorte a manger la premiere fois qu'ils viennent; c'est moi qui demande a boire pour eux. Ils tiennent si peu de place! quel ques jeunes gens deguenillés qui ne scavent ou donner de la tete, mais qui ont de la figure, d'autres scelerats qui cajolent le patron & qui l'endorment, afin de glaner apres lui sur la patrone. Nous paroißons gais; mais au fond nous avons tous de l'humeur & grand appetit. Des loups ne sont pas plus affamés; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous devorons comme des loups, lors que la terre a eté longtems couverte de neige; nous dechirons comme des tigres, tout ce qui reußit. Quelquefois, les cohues*

Bertin, Monsauge & Vilmorien se reunißent; c'eſt alors qu'il se fait un beau bruit dans la menagerie. Jamais on ne vit ensemble tant de betes triſtes, acariatres, malfaisantes & couroucées. On n'entend que les noms de Buffon, de Duclos, de Montesquieu, de Roußeau, de Voltaire, de D'Alembert, de Diderot, & Dieu scait de quelles epithetes ils sont accompagnés. Nul n'aura de l'eſprit, s'il n'eſt außi sot que nous. C'eſt la que le plan de la comedie des Philosophes *a eté conçu; la scene du colporteur, c'eſt moi qui l'ai fournie, d'apres la* Theologie en quenouille. *Vous n'etes pas epargné la plus qu'un autre.*

MOI. — *Tant mieux. Peut etre me fait on plus d'honneur que je n'en merite. Je serois humilié, si ceux qui disent du mal de tant d'habiles & honnetes gens, s'avisoient de dire du bien de moi.*

LUI. — *Nous sommes beaucoup, & il faut que chacun paye son ecot. Apres le sacrifice des grands animaux, nous immolons les autres.*

MOI. — *Insulter la science & la vertu pour vivre, voila du pain bien cher.*

LUI. — Je vous l'ai deja dit, nous sommes sans consequence. Nous injurions tout le monde, & nous n'affligeons personne. Nous avons quelquefois le pesant abbé D'Olivet, le gros abbé Leblanc, l'hippocrite Batteux. Le gros abbé n'est mechant qu'avant diner. Son caffé pris, il se jette dans un fauteuil, les pieds appuyés contre la tablette de la cheminée, & s'endort comme un vieux perroquet sur son baton. Si le vacarme devient violent, il baille; il etend ses bras; il frotte ses yeux, & dit : He bien, qu'est ce? Qu'est ce? — Il s'agit de scavoir si Piron a plus d'esprit que De Voltaire. — Entendons nous. C'est de l'esprit que vous dites? il ne s'agit pas de gout; car du gout, votre Piron ne s'en doute pas. — Ne s'en doute pas? — Non. — Et puis nous voila embarqués dans une dissertation sur le gout. Alors le patron fait signe de la main qu'on l'écoute; car c'est surtout de gout qu'il se pique. Le gout, dit-il,... le gout est une chose... ma foi, je ne sçais quelle chose il disoit que c'etoit; ni lui, non plus.

Nous avons quelquefois l'ami Robé. Il nous regale de ses contes cyniques, des miracles des convulsionaires dont il a eté le temoin oculaire; & de

quelques chants de son poeme sur un sujet qu'il connoit a fond. Je hais ses vers; mais j'aime a l'entendre reciter. Il a l'air d'un energumene. Tous s'ecrient autour de lui : Voila ce qu'on apelle un poete. Entre nous, cette poesie la n'est qu'un charivari de toutes sortes de bruits confus; le ramage barbare des habitants de la Tour de Babel.

Il nous vient außi un certain niais qui a l'air plat & bete, mais qui a de l'esprit comme un demon & qui est plus malin qu'un vieux singe; c'est une de ces figures qui appellent la plaisanterie & les nazardes, & que Dieu fit pour la correction des gens qui jugent a la mine, & a qui leur miroir auroit dû apprendre qu'il est außi aisé d'etre un homme d'esprit & d'avoir l'air d'un sot que de cacher un sot sous une phisyonomie spirituelle. C'est une lacheté bien commune que celle d'immoler un bon homme a l'amusement des autres. On ne manque jamais de s'adreßer a celui cy. C'est un piege que nous tendons aux nouveaux venus, & je n'en ai presque pas vu un seul qui n'y donnat.

J'etois quelquefois surpris de la justesse des observations de ce fou, sur les hommes & sur les caracteres; & je le lui temoignai.

C'est, me repondit il, *qu'on tire parti de la mauvaise compagnie, comme du libertinage. On est dedommagé de la perte de son innocence, par celle de ses prejugés. Dans la societé des mechants, ou le vice se montre a masque levé, on apprend a les connoitre. Et puis j'ai un peu lu.*

MOI. — *Qu'avez vous lu?*

LUI. — *J'ai lu & je lis & relis sans cesse Theophraste, La Bruiere & Moliere.*

MOI. — *Ce sont d'excellents livres.*

LUI. — *Ils sont bien meilleurs qu'on ne pense; mais qui est ce qui scait les lire?*

MOI. — *Tout le monde, selon la mesure de son esprit.*

LUI. — *Presque personne. Pourriez vous me dire ce qu'on y cherche?*

MOI. — *L'amusement & l'instruction.*

LUI. — *Mais quelle instruction? car c'est la le point.*

MOI. — *La connoißance de ses devoirs; l'amour de la vertu; la haine du vice.*

LUI. — *Moi, j'y recueille tout ce qu'il faut faire, & tout ce qu'il ne faut pas dire. Ainsi quand je lis l'*Avare, *je me dis : Sois avare, si tu veux; mais garde toi de parler comme l'avare. Quand je lis le* Tartuffe, *je me dis : Sois hippocrite, si tu veux; mais ne parle pas comme l'hippocrite. Garde des vices qui te sont utiles; mais n'en aie ni le ton ni les apparences qui te rendroient ridicule. Pour se garantir de ce ton, de ces apparences, il faut les connoitre. Or ces auteurs en ont fait des peintures excellentes. Je suis moi & je reste ce que je suis; mais j'agis & je parle comme il convient. Je ne suis pas de ces gens qui meprisent les moralistes. Il y a beaucoup a profiter, surtout en ceux qui ont mis la morale en action. Le vice ne bleße les hommes que par intervalle. Les caracteres apparents du vice les bleßent du matin au soir. Peut etre vaudroit il mieux etre un insolent que d'en avoir la physionomie; l'insolent de caractere n'insulte que de tems en tems; l'insolent de physionomie insulte toujours. Au reste, n'allez pas imaginer que je sois le seul lecteur de*

mon espece. Je n'ai d'autre merite ici, que d'avoir fait par systeme, par justesse d'esprit, par une vue raisonnable & vraie, ce que la pluspart des autres font par instinct. De la vient que leurs lectures ne les rendent pas meilleurs que moi; mais qu'ils restent ridicules, en depit d'eux; au lieu que je ne le suis que quand je veux, & que je les laisse alors loin derriere moi : car le meme art qui m'apprend a me sauver du ridicule en certaines occasions, m'apprend aussi dans d'autres a l'attraper superieurement. Je me rapelle alors tout ce que les autres ont dit, tout ce que j'ai lu, & j'y ajoute tout ce qui sort de mon fonds qui est en ce genre d'une fecondité surprenante.

MOI. — *Vous avez bien fait de me reveler ces mysteres; sans quoi, je vous aurois cru en contradiction.*

LUI. — *Je n'y suis point; car pour une fois ou il faut eviter le ridicule; heureusement, il y en a cent ou il faut s'en donner. Il n'y a point de meilleur role aupres des grands que celui de fou. Long tems il y a eu le fou du* Roi *en titre; en aucun, il n'y a eu en titre le sage du* Roi. *Moi je suis le fou de* Bertin *& de beaucoup d'autres, le votre peut*

etre dans ce moment; ou peut etre vous, le mien. Celui qui seroit sage n'auroit point de fou. Celui donc qui a un fou n'est pas sage; s'il n'est pas sage, il est fou; & peut etre, fut il roi, le fou de son fou. Au reste, souvenez vous que dans un sujet aussi variable que les mœurs, il n'y a d'absolument, d'essentiellement, de generalement vrai ou faux, si non qu'il faut etre ce que l'interet veut qu'on soit; bon ou mauvais; sage ou fou; decent ou ridicule; honnete ou vicieux. Si par hazard la vertu avoit conduit a la fortune; ou j'aurois eté vertueux, ou j'aurois simulé la vertu comme un autre. On m'a voulu ridicule, & je me le suis fait; pour vicieux, nature seule en avoit fait les frais. Quand je dis vicieux, c'est pour parler votre langue; car si nous venions a nous expliquer, il pourroit arriver que vous appellassiez vice ce que j'apelle vertu, & vertu ce que j'apelle vice.

Nous avons aussi les auteurs de l'Opera Comique, leurs acteurs, & leurs actrices; & plus souvent leurs entrepreneurs Corbi, Moette, ..., tous gens de ressource & d'un merite superieur!

*Et j'oubliois les grands critiques de la litterature : l'*Avant-coureur; *les* Petites affiches,

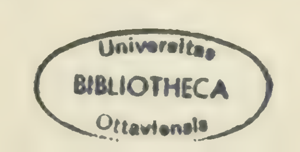
*l'*Année litteraire, *l'*Observateur litteraire, *le* Censeur hebdomadaire, *toute la clique des feuillistes.*

MOI. — L'Année litteraire; *l'*Observateur litteraire. *Cela ne se peut. Ils se detestent.*

LUI. — *Il est vrai. Mais tous les gueux se reconcilient a la gamelle. Ce maudit* Observateur litteraire. *Que le diable l'eut emporté, lui & ses feuilles. C'est ce chien de petit pretre, avare, puant & usurier qui est la cause de mon desastre. Il parut sur notre horison, hier, pour la premiere fois. Il arriva a l'heure qui nous chasse tous de nos repaires, l'heure du diner. Quand il fait mauvais tems, heureux celui d'entre nous qui a la piece de vingt quatre sols dans sa poche. Tel s'est moqué de son confrere qui etoit arrivé le matin croté jusqu'a l'echine & mouillé jusqu'aux os, qui le soir rentre chez lui dans le meme etat. Il y en eut un, je ne sçais plus lequel, qui eut, il y a quelques mois, un demelé violent avec le Savoyard qui s'est etabli a notre porte. Ils etoient en compte courant; le creancier vouloit que son debiteur se liquidat, & celui cy n'etoit pas en fonds. On sert; on fait les honneurs*

de la table a l'abbé, on le place au haut bout. J'entre, je l'aperçois. Comment, l'abbé, lui dis je, vous presidez? voila qui est fort bien pour aujourdhuy; mais demain, vous descendrez, s'il vous plait, d'une aßiete; apres demain, d'une autre aßiette; & ainsi d'aßiette en aßiete, soit a droite, soit a gauche, jusqu'a ce que de la place que j'ai occupée une fois avant vous, Freron une fois apres moi, Dorat une fois apres Freron, Palißot une fois apres Dorat, vous deveniez stationaire a coté de moi, pauvre & plat bougre comme vous, qui siedo sempre come un maestoso cazzo fra duoi coglioni. *L'abbé, qui est bon diable & qui prend tout bien, se mit a rire. Mademoiselle, penetrée de la verité de mon observation & de la justeße de ma comparaison, se mit a rire : tous ceux qui siegeoient a droite & a gauche de l'abbé & qu'il avoit reculés d'un cran, se mirent a rire; tout le monde rit, excepté monsieur qui se fache & me tient des propos qui n'auroient rien signifié, si nous avions eté seuls :* R*ameau vous etes un impertinent. — Je le sçais bien; & c'est a cette condition que vous m'avez reçu. — Un faquin. — Comme un autre. — Un gueux. — Est ce que je serois ici, sans cela?*

— Je vous ferai chaſser. — Apres diner, je m'en irai de moi meme. — Je vous le conseille. — On dina; je n'en perdis pas un coup de dent. Apres avoir bien mangé, bu largement; car apres tout il n'en auroit eté ni plus ni moins, meſser Gaster est un personnage contre lequel je n'ai jamais boudé; je pris mon parti & je me disposois a m'en aller. J'avois engagé ma parole en presence de tant de monde qu'il falloit bien la tenir. Je fus un tems considerable a roder dans l'apartement, cherchant ma canne & mon chapeau ou ils n'etoient pas, & comptant toujours que le patron se repandroit dans un nouveau torrent d'injures; que quelqun s'interposeroit, & que nous finirions par nous raccommoder, a force de nous facher. Je tournois, je tournois; car moi je n'avois rien sur le cœur; mais le patron, lui, plus sombre & plus noir que l'Apollon d'Homere, lors qu'il decoche ses traits sur l'armée des Grecs, son bonnet une fois plus renfoncé que de coutume, se promenoit en long & en large, le poing sous le menton. Mademoiselle s'approche de moi. — Mais mademoiselle, qu'est ce qu'il y a donc d'extraordinaire? Ai je eté different aujourdhuy de moi meme. — Je veux qu'il sorte. —



Je sortirai, je ne lui ai point manqué. — Pardonnez moi; on invite Monsieur l'abbé, &... — C'est lui qui s'est manqué a lui meme en invitant l'abbé, en me recevant & avec moi tant d'autres belitres tels que moi. — Allons, mon petit Rameau; il faut demander pardon a Monsieur l'abbé. — Je n'ai que faire de son pardon... — Allons; allons, tout cela s'appaisera... — On me prend par la main, on m'entraine vers le fauteuil de l'abbé; j'etends les bras, je contemple l'abbé avec une espece d'admiration, car qui est ce qui a jamais demandé pardon a l'abbé? L'abbé, lui dis je; l'abbé, tout ceci est bien ridicule, n'est il pas vrai?... Et puis je me mets a rire, & l'abbé aussi. Me voila donc excusé de ce coté la; mais il falloit aborder l'autre, & ce que j'avois a lui dire etoit une autre paire de manches. Je ne sçais plus trop comment je tournai mon excuse... Monsieur, voila ce fou. — Il y a trop longtems qu'il me fait souffrir; je n'en veux plus entendre parler. — Il est faché. — Oui je suis tres faché. — Cela ne lui arrivera plus. — Qu'au premier faquin. — Je ne sçais s'il etoit dans un de ces jours d'humeur ou Mademoiselle craint d'en approcher & n'ose le toucher qu'avec ses mitaines

de velours, ou s'il entendit mal ce que je disois, ou si je dis mal; ce fut pis qu'auparavant. Que diable, est ce qu'il ne me connoit pas? Est ce qu'il ne scait pas que je suis comme les enfants, & qu'il y a des circonstances ou je laiße tout aller sous moi? Et puis, je crois, Dieu me pardonne, que je n'aurois pas un moment de relache. On useroit un pantin d'acier a tirer la ficelle du matin au soir & du soir au matin. Il faut que je les desennuie; c'est la condition; mais il faut que je m'amuse quelquefois. Au milieu de cet imbroglio, il me paßa par la tete une pensée funeste, une pensée qui me donna de la morgue, une pensée qui m'inspira de la fierté & de l'insolence: c'est qu'on ne pouvoit se paßer de moi, que j'etois un homme eßentiel.

MOI. — *Oui, je crois que vous leur etes tres utile, mais qu'ils vous le sont encore davantage. Vous ne retrouverez pas, quand vous voudrez, une außi bonne maison; mais eux, pour un fou qui leur manque, ils en retrouveront cent.*

LUI. — *Cent fous comme moi! Monsieur le philosophe, ils ne sont pas si communs. Oui des plats fous. On est plus difficile en sottise qu'en talent ou*

en vertu. Je suis rare dans mon espece, oui, tres rare. A present qu'ils ne m'ont plus, que font ils? Ils s'ennuyent comme des chiens. Je suis un sac inepuisable d'impertinences. J'avois a chaque instant une boutade qui les faisoit rire aux larmes, j'etois pour eux les Petites-Maisons tout entieres.

MOI. — *Aussi vous aviez la table, le lit, l'habit, veste & culotte, les souliers, & la pistolle par mois.*

LUI. — *Voila le beau coté. Voila le benefice; mais les charges, vous n'en dites mot. D'abord, s'il etoit bruit d'une piece nouvelle, quelque tems qu'il fit, il falloit fureter dans tous les greniers de Paris jusqu'a ce que j'en usse trouvé l'auteur; que je me procurasse la lecture de l'ouvrage, & que j'insinuasse adroitement qu'il y avoit un role qui seroit superieurement rendu par quelqun de ma connoissance. — Et par qui, s'il vous plait? — Par qui? belle question! Ce sont les graces, la gentillesse, la finesse. — Vous voulez dire, mademoiselle Dangeville? Par hazard la connoitriez vous? — Oui, un peu; mais ce n'est pas elle. — Et qui donc? — Je nommois tout bas. — Elle! — Oui, elle, repe-*

tois je un peu honteux; car j'ai quelquefois de la pudeur; & a ce nom repeté, il falloit voir comme la physionomie du poete s'allongeoit, & d'autres fois comme on m'eclatoit au nez. Cependant, bon-gré, malgré qu'il en eut, il falloit que j'amenaſſe mon homme a diner; & lui qui craignoit de s'engager, rechignoit, remercioit. Il falloit voir comme j'etois traité, quand je ne reuſsiſsois pas dans ma negotiation : j'etois un butor, un sot, un balourd, je n'etois bon a rien; je ne vallois pas le verre d'eau qu'on me donnoit a boire. C'etoit bien pis lors qu'on jouoit, & qu'il falloit aller intrepidement, au milieu des huées d'un public qui juge bien, quoi qu'on en dise, faire entendre mes claquements de mains isolés; attacher les regards sur moi; quelquefois derober les sifflets a l'actrice; & ouïr chuchotter a coté de soi : C'eſt un des valets deguisés de celui qui couche; ce maraut la se taira-t-il?... On ignore ce qui peut determiner a cela, on croit que c'eſt ineptie, tandis que c'eſt un motif qui excuse tout.

MOI. — *Jusqu'a l'infraction des loix civiles.*

LUI. — *A la fin cependant j'etois connu, & l'on disoit : Oh! c'eſt Rameau. Ma reſſource*

etoit de jetter quelques mots ironiques qui sauvassent du ridicule mon aplaudissement solitaire, qu'on interpretoit a contresens. Convenez qu'il faut un puissant interet pour braver ainsi le public assemblé, & que chacune de ces corvées valoit mieux qu'un petit ecu.

MOI. — *Que ne vous faisiez vous preter main forte?*

LUI. — *Cela m'arrivoit aussi, & je glanois un peu la dessus. Avant que de se rendre au lieu du supplice, il falloit se charger la memoire des endroits brillants, ou il importoit de donner le ton. S'il m'arrivoit de les oublier & de me meprendre, j'en avois le tremblement a mon retour; c'etoit un vacarme dont vous n'avez pas d'idée. Et puis a la maison une meute de chiens a soigner; il est vrai que je m'etois sotement imposé cette tache; des chats dont j'avois la surintendance; j'etois trop heureux, si* Micou *me favorisoit d'un coup de griffe qui dechirat ma manchette ou ma main.* Criquette *est sujette a la colique; c'est moi qui lui frotte le ventre. Autrefois, Mademoiselle avoit des vapeurs; ce sont aujourdhuy des nerfs. Je ne parle point*

d'autres indispositions legeres dont on ne se gene pas devant moi. Pour ceci, paſſe; je n'ai jamais pretendu contraindre. J'ai lu, je ne sçais ou, qu'un prince surnommé le grand reſtoit quelquefois apuié sur le doſſier de la chaise percée de sa maitreſſe. On en use a son aise avec ses familiers, & j'en etois ces jours la, plus que personne. Je suis l'apotre de la familiarité & de l'aisance. Je les prechois la d'exemple, sans qu'on s'en formalisat; il n'y avoit qu'a me laiſſer aller. Je vous ai ebauché le patron. Mademoiselle commence a devenir pesante; il faut entendre les bons contes qu'ils en font.

MOI. — *Vous n'etes pas de ces gens la?*

LUI. — *Pourquoi non?*

MOI. — *C'eſt qu'il eſt au moins indecent de donner des ridicules a ses bienfaiteurs.*

LUI. — *Mais n'eſt ce pas pis encore de s'autoriser de ses bienfaits pour avilir son protegé?*

MOI. — *Mais si le protegé n'etoit pas vil par lui meme, rien ne donneroit au protecteur cette autorité.*

LUI. — *Mais si les personnages n'etoient pas ridicules par eux memes, on n'en feroit pas de bons contes. Et puis eſt ce ma faute s'ils s'encanaillent? Eſt ce ma faute lors qu'ils se sont encanaillés, si on les trahit, si on les baffoue? Quand on se resout a vivre avec des gens comme nous, & qu'on a le sens commun, il y a je ne sçais combien de noirceurs aux quelles il faut s'attendre. Quand on nous prend, ne nous connoit on pas pour ce que nous sommes, pour des ames intereſſées, viles & perfides? Si l'on nous connoit, tout eſt bien. Il y a un pacte tacite qu'on nous fera du bien, & que tot ou tard nous rendrons le mal pour le bien qu'on nous aura fait. Ce pacte ne subsiſte-t-il pas entre l'homme & son singe ou son perroquet? Brun jette les hautcris que Paliſſot, son convive & son ami, ait fait des couplets contre lui. Paliſſot a dû faire les couplets, & c'eſt Brun qui a tort. Poincinet jette les hauts cris que Paliſſot ait mis sur son compte les couplets qu'il avoit faits contre Brun; & c'eſt Poinsinet qui a tort. Le petit abbé Rey jette les haut cris de ce que son ami Paliſſot lui a soufflé sa maitreſſe aupres de la quelle il l'avoit introduit. C'eſt qu'il ne falloit point introduire un Paliſſot chez sa maitreſſe, ou se resoudre*

a la perdre. Palißot a fait son devoir; & c'est l'abbé Rey qui a tort. Le libraire David jette les hauts cris de ce que son aßocié Palißot a couché ou voulu coucher avec sa femme; la femme du libraire David jette les hauts cris de ce que Palißot a laißé croire a qui l'a voulu qu'il avoit couché avec elle; que Palißot ait couché ou non avec la femme du libraire, ce qui est difficile a decider, car la femme a dû nier ce qui etoit, & Palißot a pu laißer croire ce qui n'etoit pas. Quoiqu'il en soit, Palißot a fait son role, & c'est David & sa femme qui ont tort. Qu'Helvetius jette les haut cris que Palißot le traduise sur la scene comme un malhonnete homme, lui a qui il doit encore l'argent qu'il lui preta pour se faire traiter de la mauvaise santé, se nourrir & se vetir. A-t-il dû se promettre un autre procedé, de la part d'un homme souillé de toutes sortes d'infamies, qui par paße-tems fait abjurer la religion a son ami; qui s'empare du bien de ses aßociés; qui n'a ni foi, ni loi, ni sentiment; qui court a la fortune, per fas & nefas; *qui compte ses jours par ses scelerateßes; & qui s'est traduit lui meme sur la scene comme un des plus dangereux coquins, impudence dont je ne crois pas*

qu'il y ait eu dans le paßé un premier exemple, ni qu'il y en ait un second dans l'avenir. Non. Ce n'eſt donc pas Palißot, mais c'eſt Helvetius qui a tort. Si l'on mene un jeune provincial a la Menagerie de Versailles, & qu'il s'avise par sottise, de paßer la main a travers les barreau de la loge du tigre ou de la panthere; si le jeune homme laiße son bras dans la gueule de l'animal feroce; qui eſt ce qui a tort? Tout cela eſt ecrit dans le pacte tacite. Tant pis pour celui qui l'ignore ou l'oublie. Combien je juſtifierois par ce pacte universel & sacré, de gens qu'on accuse de mechanceté; tandis que c'eſt soi qu'on devroit accuser de sottise. Oui, große comteße; c'eſt vous qui avez tort, lors que vous raßemblez autour de vous, ce qu'on apelle parmi les gens de votre sorte, des eſpeces, & que ces eſpeces vous font des vilainies, vous en font faire, & vous exposent au reßentiment des honnetes gens. Les honnetes gens font ce qu'ils doivent; les eſpeces außi; & c'eſt vous qui avez tort de les accueillir. Si Bertinhus vivoit doucement, paisiblement avec sa maitreße; si par l'honneteté de leurs caracteres, ils s'etoient fait des connoißances honnetes; s'ils avoient appellé autour d'eux des hommes a talents, des gens connus dans

la societé par leur vertu; s'ils avoient reservé pour une petite compagnie eclairée & choisie, les heures de distraction qu'ils auroient derobées a la douceur d'etre ensemble, de s'aimer, de se le dire, dans le silence de la retraite; croyez vous qu'on en eut fait ni bons ni mauvais contes. Que leur est il donc arrivé? ce qu'ils meritoient. Ils ont eté punis de leur imprudence; & c'est nous que la Providence avoit destiné de toute eternieté (sic) *a faire justice des Bertins du jour; & ce sont nos pareils d'entre nos neveux qu'elle a destinés a faire justice des Monsauges & des Bertins a venir. Mais tandis que nous executons ses justes decrets sur la sottise, vous qui nous peignez tels que nous sommes, vous executez ses justes decrets sur nous. Que penseriez vous de nous, si nous pretendions avec des mœurs honteuses, jouir de la consideration publique? que nous sommes des insensés. Et ceux qui s'attendent a des procedés honnetes, de la part de gens nés vicieux, de caracteres viles & bas, sont ils sages? Tout a son vrai loyer dans ce monde. Il y a deux procureurs generaux, l'un a votre porte qui chatie les delits contre la societé. La nature est l'autre. Celle cy connoit de tous les vices qui echappent aux loix. Vous vous*

livrez a la debauche des femmes; vous serez hydropique. Vous etes crapuleux; vous serez poumonique. Vous ouvrez votre porte a des marauts, & vous vivez avec eux; vous serez trahis, persiflés, meprisés. Le plus court est de se resigner a l'equité de ces jugements; & de se dire a soi meme, c'est bien fait, de secouer ses oreilles, & de s'amender ou de rester ce qu'on est, mais aux conditions susdittes.

MOI. — *Vous avez raison.*

LUI. — *Au demeurant, de ces mauvais contes, moi, je n'en invente aucun; je m'en tiens au role de colporteur. Ils disent qu'il y a quelques jours, sur les cinq heures du matin, on entendit un vacarme enragé; toutes les sonnettes etoient en branle; c'etoient les cris interrompus & sourds d'un homme qui etouffe : « A moi, moi, je suffoque; je meurs. » Ces cris partoient de l'apartement du patron. On arrive, on le secourt. Notre grosse creature dont la tete etoit egarée, qui n'y etoit plus, qui ne voyoit plus, comme il arrive dans ce moment, continuoit de presser son mouvement, s'elevoit sur ses deux mains, & du plus haut qu'elle pouvoit laissoit retomber sur les parties casuelles un poids de deux a trois cent*

livres, animé de toute la viteſſe que donne la fureur du plaisir. On eut beaucoup de peine a le degager de la. Que diable de fantaisie a un petit marteau de se placer sous une lourde enclume.

MOI. — *Vous etes un poliſſon. Parlons d'autre chose. Depuis que nous causons, j'ai une queſtion sur la levre.*

LUI. — *Pourquoi l'avoir arreté la si longtems?*

MOI. — *C'eſt que j'ai craint qu'elle ne fut indiscrete.*

LUI. — *Apres ce que je viens de vous reveler, j'ignore quel secret je puis avoir pour vous.*

MOI. — *Vous ne doutez pas du jugement que je porte de votre caractere.*

LUI. — *Nullement. Je suis a vos yeux un etre tres abject, tres meprisable, & je le suis auſſi quelfois aux miens; mais rarement. Je me felicite plus souvent de mes vices que je ne m'en blame. Vous etes plus conſtant dans votre mepris.*

MOI. — *Il eſt vrai; mais pourquoi me montrer toute votre turpitude?*

LUI. — *D'abord, c'est que vous en connoissiez une bonne partie, & que je voyois plus a gagner qu'a perdre, a vous avouer le reste.*

MOI. — *Comment cela, s'il vous plait?*

LUI. — *S'il importe d'etre sublime en quelque genre, c'est surtout en mal. On crache sur un petit filou; mais on ne peut refuser une sorte de consideration a un grand criminel. Son courage vous etonne. Son atrocité vous fait fremir. On prise en tout l'unité de caractere.*

MOI. — *Mais cette estimable unité de caractere, vous ne l'avez pas encore. Je vous trouve de tems en tems vacillant dans vos principes. Il est incertain, si vous tenez votre mechanceté de la nature, ou de l'etude; & si l'etude vous a porté aussi loin qu'il est possible.*

LUI. — *J'en conviens; mais j'y ai fait de mon mieux. N'ai je pas eu la modestie de reconnoitre des etres plus parfaits que moi? Ne vous ai je pas parlé de Bouret avec l'admiration la plus profonde? Bouret est le premier homme du monde dans mon esprit.*

MOI. — *Mais immediatement apres Bouret, c'eſt vous.*

LUI. — *Non.*

MOI. — *C'eſt donc Paliſſot?*

LUI. — *C'eſt Paliſſot, mais ce n'eſt pas Paliſſot seul.*

MOI. — *Et qui peut etre digne de partager le second rang avec lui?*

LUI. — *Le renegat d'Avignon.*

MOI. — *Je n'ai jamais entendu parler de ce renegat d'Avignon; mais ce doit etre un homme bien etonnant.*

LUI. — *Auſſi l'eſt il.*

MOI. — *L'hiſtoire des grands personnages m'a toujours interreſſé.*

LUI. — *Je le crois bien. Celuy cy vivoit chez un bon & honnete de ces descendants d'Abraham,*

promis au pere des Croyants, en nombre egal a celui des etoiles.

MOI. — *Chez un Juif.*

LUI. — *Chez un Juif. Il en avoit surpris d'abord la commiseration, ensuite la bienveillance, enfin la confiance la plus entiere. Car voila comme il en arrive toujours. Nous comptons tellement sur nos bienfaits, qu'il est rare que nous cachions notre secret, a celui que nous avons comblé de nos bontés. Le moyen qu'il n'y ait pas des ingrats; quand nous exposons l'homme, a la tentation de l'etre impunement. C'est une reflexion juste que notre Juif ne fit pas. Il confia donc au renegat qu'il ne pouvoit en conscience manger du cochon. Vous allez voir tout le parti qu'un esprit fecond sçut tirer de cet aveu. Quelques mois se passerent pendant les quels notre renegat redoubla d'attachement. Quand il crut son Juif bien touché, bien captivé, bien convaincu par ses soins, qu'il n'avoit pas un meilleur ami dans toutes les tribus d'Israel... Admirez la circonspection de cet homme. Il ne se hate pas. Il laisse murir la poire, avant que de secouer la branche. Trop d'ardeur pouvoit faire echouer son projet.*

C'est qu'ordinairement la grandeur de caractere resulte de la balance naturelle de plusieurs qualités opposées.

MOI. — *Et laißez la vos reflexions, & continuez moi votre histoire.*

LUI. — *Cela ne se peut. Il y a des jours ou il faut que je reflechiße. C'est une maladie qu'il faut abandonner a son cours. Ou en etois je?*

MOI. — *A l'intimité bien etablie, entre le Juif & le renegat.*

LUI. — *Alors la poire etait mure... Mais vous ne m'ecoutez pas. A quoi revez vous?*

MOI. — *Je reve a l'inegalité de votre ton; tantot haut, tantot bas.*

LUI. — *Est ce que le ton de l'homme vicieux peut etre un? — Il arrive un soir chez son bon ami, l'air effaré, la voix entrecoupée, le visage pale comme la mort, tremblant de tous ses membres. — Qu'avez vous? — Nous sommes perdus. — Perdus, & comment? — Perdus, vous dis je; perdus sans reßource. — Expliquez vous... —*

Un moment, que je me remette de mon effroi. — Allons, remettez vous, lui dit le Juif; au lieu de lui dire, tu es un fieffé fripon; je ne sçais ce que tu as a m'apprendre, mais tu es un fieffé fripon; tu joues la terreur.

MOI. — *Et pourquoi devoit il lui parler ainsi?*

LUI. — *C'est qu'il etoit faux, & qu'il avoit passé la mesure. Cela est clair pour moi, & ne m'interrompez pas davantage. — Nous sommes perdus, perdus sans ressource. Est ce que vous ne sentez pas l'affectation de ces* perdus *repetés? Un traitre nous a deferés a la sainte Inquisition, vous comme Juif, moi comme renegat, comme un infame renegat. Voyez comme le traitre ne rougit pas de se servir des expressions les plus odieuses. Il faut plus de courage qu'on ne pense pour s'appeller de son nom. Vous ne scavez pas ce qu'il en coute pour en venir la.*

MOI. — *Non certes. Mais cet infame renegat...*

LUI. — *Est faux; mais c'est une fausseté bien adroite. Le Juif s'effraye, il s'arrache la barbe, il se roule a terre. Il voit les sbirres a sa porte; il se voit affublé du san-benito; il voit son auto da fé*

preparé. — Mon ami, mon tendre ami, mon unique ami, quel parti prendre... — Quel parti? de se montrer, d'affecter la plus grande securité, de se conduire comme a l'ordinaire. La procedure de ce tribunal est secrette, mais lente. Il faut user de ses delais pour tout vendre. J'irai louer ou je ferai louer un batiment par un tiers; oui, par un tiers, ce sera le mieux. Nous y deposerons votre fortune; car c'est a votre fortune principalement qu'ils en veulent; & nous irons, vous & moi, chercher, sous un autre ciel, la liberté de servir notre Dieu & de suivre en sureté la loi d'Abraham & de notre conscience. Le point important dans la circonstance perilleuse ou nous nous trouvons, est de ne point faire d'imprudence. — Fait & dit. Le batiment est loué & pourvu de vivres & de matelots. La fortune du Juif est a bord. Demain, a la pointe du jour, ils mettent a la voile. Ils peuvent souper gaiement & dormir en sureté. Demain, ils echappent a leurs persecuteurs. Pendant la nuit, le renegat se leve, depouille le Juif de son portefeuille, de sa bourse & de ses bijoux; se rend a bord, & le voila parti. Et vous croyez que c'est la tout? Bon, vous n'y etes pas. Lors qu'on me raconta cette histoire, moi,

je devinai ce que je vous ai tu, pour eßayer votre sagacité. Vous avez bien fait d'etre un bonnete homme; vous n'auriez eté qu'un friponeau. Jusqu'ici le renegat n'est que cela. C'est un coquin meprisable a qui personne ne voudroit reßembler. Le sublime de sa mechanceté, c'est d'avoir eté lui meme le delateur de son bon ami l'israelite, dont la sainte Inquisition s'empara a son reveil, & dont, quelques jours apres, on fit un beau feu de joye. Et ce fut ainsi que le renegat devint tranquille poßeßeur de la fortune de ce descendant maudit de ceux qui ont crucifié Notre Seigneur.

MOI. — *Je ne sçais lequel des deux me fait le plus d'horreur, ou de la scelerateße de votre renegat, ou du ton dont vous en parlez.*

LUI. — *Et voila ce que je vous disois. L'atrocité de l'action vous porte au dela du mepris; & c'est la raison de ma sincerité. J'ai voulu que vous connußiez jusqu'ou j'excellois dans mon art; vous arracher l'aveu que j'etois au moins original dans mon avilißement, me placer dans votre tete sur la ligne des grands vauriens, & m'ecrier ensuite :* Vivat Mascarillus, fourbum Imperator !

Allons, gai, monsieur le philosophe; chorus. Vivat Mascarillus, fourbum Imperator!

Et la dessus, il se met a faire un chant en fugue, tout a fait singulier. Tantot la melodie etoit grave & pleine de majesté; tantot legere & folatre; dans un instant il imitoit la basse; dans un autre, une des parties du dessus; il m'indiquoit de son bras & de son col allongés, les endroits des tenues; & s'executoit, se composoit a lui meme, un chant de triomphe, ou l'on voyoit qu'il s'entendoit mieux en bonne musique qu'en bonnes mœurs.

Je ne scavois, moi, si je devois rester ou fuir, rire ou m'indigner. Je restai, dans le dessein de tourner la conversation sur quelque sujet qui chassat de mon ame l'horreur dont elle etoit remplie. Je commençois a supporter avec peine la presence d'un homme qui discutoit une action horrible, un execrable forfait, comme un connoisseur en peinture ou en poesie, examine les beautés d'un ouvrage de gout; ou comme un moraliste ou un historien releve & fait eclater les circonstances d'une action heroique. Je

devins sombre, malgré moi. Il s'en aperçut & me dit :

LUI. — *Qu'avez vous? est ce que vous vous trouvez mal?*

MOI. — *Un peu; mais cela passera.*

LUI. — *Vous avez l'air soucieux d'un homme tracassé de quelqu'idée facheuse.*

MOI. — *C'est cela.*

Apres un moment de silence de sa part & de la mienne, pendant lequel il se promenoit en sifflant & en chantant; pour le ramener a son talent, je lui dis :

Que faites vous a present?

LUI. — *Rien.*

MOI. — *Cela est tres fatiguant.*

LUI. — *J'etois deja suffisamment bete. J'ai eté entendre cette musique de Douni, & de nos autres jeunes faiseurs, qui m'a achevé.*

MOI. — *Vous aprouvez donc ce genre?*

LUI. — *Sans doute.*

MOI. — *Et vous trouvez de la beauté dans ces nouveaux chants?*

LUI. — *Si j'y en trouve; pardieu, je vous en reponds. Comme cela eſt declamé! quelle verité! quelle expreſſion!*

MOI. — *Tout art d'imitation a son modele dans la nature. Quel eſt le modele du musicien, quand il fait un chant?*

LUI. — *Pourquoi ne pas prendre la chose de plus haut? Qu'eſt ce qu'un chant?*

MOI. — *Je vous avouerai que cette queſtion eſt au deſſus de mes forces. Voila comme nous sommes tous. Nous n'avons dans la memoire que des mots que nous croyons entendre, par l'usage frequent & l'application meme juſte que nous en faisons; dans l'eſprit, que des notions vagues. Quand je prononce le mot chant, je n'ai pas des notions plus nettes que vous, & la pluspart de vos semblables, quand ils disent, reputation, blame, honneur, vice, vertu, pudeur, decence, honte, ridicule.*

LUI. — *Le chant est une imitation, par les sons d'une echelle inventée par l'art ou inspirée par la nature, comme il vous plaira, ou par la voix ou par l'instrument, des bruits physiques ou des accents de la passion; & vous voyez qu'en changeant la dedans, les choses a changer, la definition conviendroit exactement a la peinture, a l'eloquence, a la sculpture, & a la poesie. Maintenant, pour en venir a votre question : quel est le modele du musicien ou du chant? c'est la declamation, si le modele est vivant & pensant; c'est le bruit, si le modele est inanimé. Il faut considerer la declamation comme une ligne, & le chant comme une autre ligne qui serpenteroit sur la premiere. Plus cette declamation, type du chant, sera forte & vraie; plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points; plus le chant sera vrai; & plus il sera beau. Et c'est ce qu'ont tres bien senti nos jeunes musiciens. Quand on entend,* Je suis un pauvre diable, *on croit reconnoitre la plainte d'un avare; s'il ne chantoit pas, c'est sur les memes tons qu'il parleroit a la terre, quand il lui confie son or & qu'il lui dit :* O terre, reçois mon tresor. *Et cette petite fille qui sent palpiter son cœur,*

qui rougit, qui se trouble & qui supplie monseigneur de la laißer partir, s'exprimeroit elle autrement? Il y a dans ces ouvrages, toutes sortes de caracteres; une varieté infinie de declamations. Cela est sublime; c'est moi qui vous le dis. Allez, allez entendre le morceau ou le jeune homme qui se sent mourir, s'ecrie : Mon cœur s'en va. *Ecoutez le chant; ecoutez la simphonie, & vous me direz apres quelle difference il y a, entre les vraies voyes d'un moribond & le tour de ce chant. Vous verrez si la ligne de la melodie ne coincide pas toute entiere avec la ligne de la declamation. Je ne vous parle pas de la mesure qui est encore une des conditions du chant; je m'en tiens a l'expreßion; & il n'y a rien de plus evident que le paßage suivant que j'ai lu quelque part,* Musices seminarium accentus. *L'accent est la pepiniere de la melodie. Jugez de la de quelle difficulté & de quelle importance il est de scavoir bien faire le recitatif. Il n'y a point de bel air, dont on ne puiße faire un beau recitatif, & point de recitatif, dont un habile homme ne puiße tirer un bel air. Je ne voudrois pas aßurer que celui qui recite bien, chantera bien; mais je serois surpris que celui qui chante bien, ne sçut pas bien*

reciter. Et croyez tout ce que je vous dis la; car c'est le vrai.

MOI. — *Je ne demanderois pas mieux que de vous en croire, si je n'etois arreté par un petit inconvenient.*

LUI. — *Et cet inconvenient?*

MOI. — *C'est que, si cette musique est sublime, il faut que celle du divin Lulli, de Campra, de Destouches, de Mouret, & meme soit dit entre nous, celle du cher oncle soit un peu plate.*

LUI, s'approchant de mon oreille, me repondit : *Je ne voudrois pas etre entendu; car il y a ici beaucoup de gens qui me connoißent; c'est qu'elle l'est außi. Ce n'est pas que je me soucie du cher oncle, puisque cher il y a. C'est une pierre. Il me verroit tirer la langue d'un pié, qu'il ne me donneroit pas un verre d'eau; mais il a beau faire a l'octave, a la septieme, hon, hon; hin, hin; tu, tu, tu; turelututu, avec un charivari de diable; ceux qui commencent a s'y connoitre, & qui ne prennent plus du tintamare pour de la musique, ne s'accommoderont jamais de cela. On devoit defendre par une ordon-*

nance de police, a quelque personne, de quelleque qualite ou condition qu'elle fut, de faire chanter le Stabat *du Pergolese. Ce* Stabat, *il falloit le faire bruler par la main du bourreau. Ma foi, ces maudits bouffons, avec leur* Servante maitresse, *leur* Tracollo, *nous en ont donné rudement dans le cu. Autrefois, un* Tancrede, *un* Issé, *une* Europe galante, *les* Indes, *&* Castor, *les* Talents lyriques, *alloient a quatre, cinq, six mois. On ne voyoit point la fin des representations d'une* Armide. *A present tout cela vous tombe les uns sur les autres, comme des capucins de cartes. Außi Rebel & Francœur jettent ils feu & flamme. Ils disent que tout est perdu, qu'ils sont ruinés; & que si l'on tolere plus longtems cette canaille chantante de la foire, la musique nationale est au diable; & que l'Academie Royale du cul de sac n'a qu'a fermer boutique. Il y a bien quelque chose de vrai, la dedans. Les vieilles perruques qui viennent la depuis trente a quarante ans, tous les vendredis, au lieu de s'amuser comme ils ont fait par le paßé, s'ennuyent & baille, sans trop scavoir pourquoi. Ils se le demandent & ne scauroient se repondre. Que ne s'adreßent ils a moi? La prediction de Douni*

s'accomplira; & du train que cela prend, je veux mourir si, dans quatre a cinq ans a datter du Peintre amoureux de son modele, *il y a un chat a feßer dans le celebre Impaße. Les bonnes gens, ils ont renoncé a leurs simphonies, pour jouer des simphonies italiennes. Ils ont cru qu'ils feroient leurs oreilles a celles cy, sans consequence pour leur musique vocale, comme si la simphonie n'etoit pas au chant, a un peu de libertinage pres inspiré par l'etendue de l'instrument & la mobilité des doigts, ce que le chant est la a declamation reelle. Comme si le violon n'etoit pas le singe du chanteur, qui deviendra un jour, lors que le difficile prendra la place du beau, le singe du violon. Le premier qui joua Locatelli, fut l'apotre de la nouvelle musique. A d'autres, a d'autres. On nous accoutumera a l'imitation des accents de la paßion ou des phenomenes de la nature, par le chant & la voix, par l'instrument, car voila toute l'etendue de l'objet de la musique, & nous conserverons notre gout pour les vols, les lances, les gloires, les triomphes, les victoires?* Va-t-en voir, s'ils viennent, Jean. *Ils ont imaginé qu'ils pleureroient ou riroient a des scenes de tragedie ou de comedie, musiquées; qu'on*

porteroit a leurs oreilles, les accents de la fureur, de la haine, de la jalousie, les vraies plaintes de l'amour, les ironies, les plaisanteries du theatre italien ou françois; & qu'ils resteroient admirateurs de Ragonde *& de* Platée. *Je t'en reponds : tarare, ponpon; qu'ils eprouveroient sans cesse, avec quelle facilité, quelle flexibilité, quelle mollesse, l'harmonie, la prosodie, les ellipses, les inversions de la langue italienne se pretoient a l'art, au mouvement, a l'expression, aux tours du chant, & a la valeur mesurée des sons, & qu'ils continueroient d'ignorer combien la leur est roide, sourde, lourde, pesante, pedantesque & monotone. Eh oui, oui. Ils se sont persuadé qu'apres avoir melé leurs larmes aux pleurs d'une mere qui se desole sur la mort de son fils; apres avoir fremi de l'ordre d'un tyran qui ordonne un meurtre; ils ne s'ennuieroient pas de leur feerie, de leur insipide mithologie, de leurs petits madrigaux douceureux qui ne marquent pas moins le mauvais gout du poete, que la misere de l'art qui s'en accommode. Les bonnes gens! cela n'est pas & ne peut etre. Le vrai, le bon, le beau ont leurs droits. On les conteste, mais on finit par admirer. Ce qui n'est pas marqué a ce coin, on*

l'admire un tems; mais on finit par bailler. Baillez donc, meßieurs; baillez a votre aise. Ne vous genez pas. L'empire de la nature, & de ma trinité, contre la quelle les portes de l'enfer ne prevaudront jamais : le vrai qui eſt le pere, & qui engendre le bon qui eſt le fils; d'ou procede le beau qui eſt le saint eſprit, s'etablit tout doucement. Le dieu etranger se place humblement sur l'autel a coté de l'idole du païs; peu a peu, il s'y affermit; un beau jour, il pouße du coude son camarade; & patatras, voila l'idole en bas. C'eſt comme cela qu'on dit que les Jesuites ont planté le christianisme a la Chine & aux Indes. Et ces Janseniſtes ont beau dire, cette methode politique qui marche a son but, sans bruit, sans effusion de sang, sans martyr, sans un toupet de cheveux arraché, me semble la meilleure.

MOI. — *Il y a de la raison, a peu pres, dans tout ce que vous venez de dire.*

LUI. — *De la raison? tant mieux. Je veux que le diable m'emporte, si j'y tache. Cela va, comme je te pouße. Je suis comme les musiciens de l'Impaße, quand mon oncle parut; si j'adreße a la*

bonne heure, c'est qu'un garçon charbonnier parlera toujours mieux de son metier que toute une academie, & que tous les Duhamels du monde.

Et puis le voila qui se met a se promener, en murmurant dans son gosier, quelques uns des airs de l'*Isle des Fous,* du *Peintre amoureux de son modele,* du *Marechal ferrant,* de la *Plaideuse;* & de tems en tems, il s'ecrioit, en levant les mains & les yeux au ciel : *Si cela est beau, mordieu ! Si cela est beau ! Comment peut on porter a sa tete une paire d'oreilles & faire une pareille question?* Il commençoit a entrer en passion, & a chanter tout bas. Il elevoit le ton, a mesure qu'il se passionnoit davantage; vinrent ensuite, les gestes, les grimaces du visage & les contorsions du corps; & je dis : *Bon; voila la tete qui se perd, & quelque scene nouvelle qui se prepare;* en effet, il part d'un eclat de voix : «*Je suis un pauvre miserable... Monseigneur, monseigneur, laissez moi partir... O terre, reçois mon or; conserve bien mon tresor... Mon ame, mon ame, ma vie ! O terre !... Le voila le petit ami; le voila le petit ami ! — Aspettare e non venire... A Zerbina penserete... Sempre in contrasti con te si stà...*» Il entassoit & brouilloit ensemble trente airs, italiens, françois,

tragiques, comiques, de toutes sortes de caractères; tantot avec une voix de basse-taille, il descendoit jusqu'aux enfers; tantot s'egosillant, & contrefaisant le fausset, il dechiroit le haut des airs, imitant de la demarche, du maintien, du geste, les differents personnages chantants; successivement furieux, radouci, imperieux, ricaneur. Ici, c'est une jeune fille qui pleure & il en rend toute la minauderie; la il est pretre, il est roi, il est tyran, il menace, il commande, il s'emporte; il est esclave, il obeit. Il s'appaise, il se desole, il se plaint, il rit; jamais hors de ton, de mesure, du sens des paroles & du caractere de l'air. Tous les pousse-bois avoient quitté leurs echiquiers & s'etoient rassemblés autour de lui. Les fenetres du caffé etoient occupées, en dehors, par les passants qui s'etoient arretés au bruit. On faisoit des eclats de rire a entrouvrir le platfond. Lui n'apercevoit rien; il continuoit, saisi d'une alienation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie, qu'il est incertain qu'il en revienne; s'il ne faudra pas le jetter dans un fiacre, & le mener droit aux Petites-Maisons. En chantant un lambeau des *Lamentations* d'Ioumelli, il repetoit avec une precision, une verité & une chaleur incroyable, les plus beaux

endroits de chaque morceau; ce beau recitatif obligé ou le prophete peint la desolation de Jerusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arracherent de tous les yeux. Tout y etoit, & la delicatesse du chant, & la force de l'expression; & la douleur. Il insistoit sur les endroits ou le musicien s'etoit particulierement montré un grand maitre; s'il quittoit la partie du chant, c'etoit pour prendre celle des instruments qu'il laissoit subitement, pour revenir a la voix; entrelassant l'une a l'autre, de maniere a conserver les liaisons, & l'unité du tout; s'emparant de nos ames, & les tenant suspendues dans la situation la plus singuliere que j'aie jamais eprouvée... Admirois je? Oui, j'admirois! etois je touché de pitié? j'etois touché de pitié; mais une teinte de ridicule etoit fondue dans ces sentimens, & les denaturoit.

Mais vous vous seriez echappé en eclats de rire, a la maniere dont il contrefaisoit les differents instruments. Avec des joues renflées & boufies, & un son rauque & sombre, il rendoit les cors & les bassons; il prenoit un son eclatant & nazillard pour les hautbois; precipitant sa voix avec une rapidité incroyable, pour les instruments a cordes dont il cherchoit les sons les plus approchés; il siffloit les

petites flutes; il roucouloit les traversieres; criant, chantant, se demenant comme un forcené; faisant lui seul, les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un theatre lyrique, & se divisant en vingt roles divers, courant, s'arretant, avec l'air d'un energumene, etincelant des yeux, ecumant de la bouche. Il faisoit une chaleur a perir; & la sueur qui suivoit les plis de son front & la longueur de ses joues, se meloit a la poudre de ses cheveux, ruisseloit, & sillonnoit le haut de son habit. Que ne lui vis je pas faire? Il pleuroit, il rioit, il soupiroit; il regardoit ou attendri, ou tranquille ou furieux; c'etoit une femme qui se pame de douleur; c'etoit un malheureux livré a tout son desespoir; un temple qui s'eleve; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant; des eaux ou qui murment (*sic*) dans un lieu solitaire & frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes; un orage; une tempete, la plainte de ceux qui vont perir, melée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre; c'etoit la nuit, avec ses tenebres; c'etoit l'ombre & le silence; car le silence meme se peint par des sons. Sa tete etoit tout a fait perdue. Epuisé de fatigue, tel qu'un homme

qui sort d'un profond sommeil ou d'une longue distraction; il resta immobile, stupide, etonné. Il tournoit ses regards autour de lui, comme un homme egaré qui cherche a reconnoitre le lieu ou il se trouve. Il attendoit le retour de ses forces & de ses esprits; il essuyoit machinalement son visage. Semblable a celui qui verroit a son reveil, son lit environné d'un grand nombre de personnes; dans un entier oubli ou dans une profonde ignorance de ce qu'il a fait, il s'ecria dans le premier moment : *He bien, Meßieurs, qu'est ce qu'il y a? d'ou viennent vos ris, & votre surprise? qu'est ce qu'il y a?* Ensuite il ajouta : *Voila ce qu'on doit appeller de la musique & un musicien. Cependant, Meßieurs, il ne faut pas mepriser certains morceaux de Lulli. Qu'on faße mieux la scene,* Ah! j'attendrai *sans changer les paroles; j'en defie. Il ne faut pas mepriser quelques endroits de* Campra, *les airs de violon de mon oncle, ses gavotes; ses entrées de soldats, de pretres, de sacrificateurs...* Pales flambeaux, nuit plus affreuse que les tenebres... Dieux du Tartare, Dieu de l'Oubli... La, il enfloit sa voix; il soutenoit ses sons; les voisins se mettoient aux fenetres; nous mettions nos doigts

dans nos oreilles. Il ajoutoit : *C'eſt qu'ici il faut des poumons; un grand organe; un volume d'air. Mais avant peu, serviteur a l'Aſſomption; le careme & les Roix sont paſſés. Ils ne scavent pas encore ce qu'il faut mettre en musique, ni par consequent ce qui convient au musicien. La poesie lyrique eſt encore a naitre. Mais ils y viendront; a force d'entendre le Pergolese, le Saxon, Terradoglias, Trasetta, & les autres; a force de lire le Metaſtase, il faudra bien qu'ils y viennent.*

MOI. — *Quoi donc, eſt ce que Quinaut, La Motte, Fontenelle n'y ont rien entendu?*

LUI. — *Non pour le nouveau ſtile. Il n'y a pas six vers de suite dans tous leurs charmants poemes qu'on puiſſe musiquer. Ce sont des sentences ingenieuses; des madrigaux legers, tendres & delicats; mais pour scavoir combien cela eſt vuide de reſſource pour notre art, le plus violent de tous, sans en excepter celui de Demoſthene, faites vous reciter ces morceaux, combien ils vous paroitront froids, languiſſants, monotones. C'eſt qu'il n'y a rien la qui puiſſe servir de modele au chant. J'aimerois autant avoir a musiquer les* Maximes de

La Rochefoucaut, *ou les* Pensées de Pascal. *C'eſt au cri animal de la paſſion, a dicter la ligne qui nous convient. Il faut que ces expreſſions soient preſſées les unes sur les autres; il faut que la phrase soit courte; que le sens en soit coupé, suſpendu; que le musicien puiſſe diſposer du tout & de chacune de ses parties; en omettre un mot, ou le repeter; y en ajouter un qui lui manque; la tourner & retourner, comme un polype, sans la detruire; ce qui rend la poesie lyrique françoise beaucoup plus difficile que dans les langues a inversions qui presentent d'elles memes tous ces avantages...* « Barbare, cruel, Plonge ton poignard dans mon sein. Me voila prete a recevoir le coup fatal. Frappe. Ose... Ah, je languis, je meurs... Un feu secret s'allume dans mes sens... Cruel amour, que veux tu de moi... Laisse moi la douce paix dont j'ai joui... Rends moi la raison... » *Il faut que les paſſions soient fortes; la tendreſſe du musicien & du poete lirique doit etre extreme. L'air eſt presque toujours la peroraison de la scene. Il nous faut des exclamations, des interjections, des suſpensions, des interruptions, des affirmations, des negations; nous apellons, nous invoquons, nous*

crions, nous gemiſsons, nous pleurons, nous rions franchement. Point d'esprit, point d'epigrammes; point de ces jolies pensées. Cela est trop loin de la simple nature. Or n'alles pas croire que le jeu des acteurs de theatre & leur declamation puiſsent nous servir de modeles. Fi donc. Il nous le faut plus energique, moins manieré, plus vrai. Les discours simples, les voix communes de la paſsion, nous sont d'autant plus neceſsaires que la langue sera plus monotone, aura moins d'accent. Le cri animal ou de l'homme paſsionné leur en donne.

Tandis qu'il me parloit ainsi, la foule qui nous environnoit, ou n'entendant rien ou prenant peu d'interet a ce qu'il disoit, parce qu'en general l'enfant comme l'homme, & l'homme comme l'enfant aime mieux s'amuser que s'instruire, s'etoit retirée; chacun etoit a son jeu; & nous etions restés seuls dans notre coin. Assis sur une banquette, la tete appuiée contre le mur, les bras pendants, les yeux a demi fermés, il me dit : *Je ne sçais ce que j'ai; quand je suis venu ici, j'etois frais & dispos; & me voila roué, brisé, comme si j'avois fait dix lieues. Cela m'a pris subitement.*

MOI. — *Voulez vous vous rafraichir?*

LUI. — *Volontiers. Je me sens enroué. Les forces me manquent; & je souffre un peu de la poitrine. Cela m'arrive presque tous les jours, comme cela; sans que je sache pourquoi.*

MOI. — *Que voulez vous?*

LUI. — *Ce qui vous plaira. Je ne suis pas difficile. L'indigence m'a appris a m'accommoder de tout.*

On nous sert de la bierre, de la limonade. Il en remplit un grand verre qu'il vuide deux ou trois fois de suite. Puis comme un homme ranimé, il tousse fortement, il se demene, il reprend :

Mais a votre avis, seigneur philosophe, n'est ce pas une bizarrerie bien etrange, qu'un etranger, un italien, un Douni vienne nous aprendre a donner de l'accent a notre musique, a aßujettir notre chant a tous les mouvements, a toutes les mesures, a tous les intervalles, a toutes les declamations, sans bleßer la prosodie. Ce n'etoit pourtant pas la mer a boire. Quiconque avoit ecouté un gueux lui de-

mander l'aumone dans la rue, un homme dans le transport de la colere, une femme jalouse & furieuse, un amant desesperé, un flateur, oui un flatteur radoucissant son ton, trainant ses sillabes, d'une voix mielleuse; en un mot une Passion, n'importe la quelle, pourvu que par son energie, elle meritat de servir de modele au musicien, auroit dû s'apercevoir de deux choses : l'une que les sillabes, longues ou breves, n'ont aucune durée fixe, pas meme de rapport determiné entre leurs durées; que la passion dispose de la prosodie, presque comme il lui plait; qu'elle execute les plus grands intervalles, & que celui qui s'ecrie dans le fort de sa douleur : Ah, malheureux que je suis, *monte la sillabe d'exclamation au ton le plus elevé & le plus aigu, & descend les autres aux tons les plus graves & les plus bas, faisant l'octave ou meme un plus grand intervalle, & donnant a chaque son la quantité qui convient au tour de la melodie; sans que l'oreille soit offensée, sans que ni la sillabe longue, ni la sillabe breve aient conservé la longueur ou la brieveté du discours tranquille. Quel chemin nous avons fait depuis le tems ou nous citions la parenthese d'*Armide : le vainqueur de Renaud,

(*si quelqun le peut etre*), *l'*Obeissons sans balancer, *des* Indes galantes, *comme des prodiges de declamation musicale! A present, ces prodiges la me font haußer les epaules de pitié. Du train dont l'art s'avance, je ne sçais ou il aboutira. En attendant, buvons un coup.*

Il en boit deux, trois, sans scavoir ce qu'il faisoit. Il alloit se noyer, comme il s'etoit epuisé, sans s'en apercevoir, si je n'avois deplacé la bouteille qu'il cherchoit de distraction. Alors je lui dis :

MOI. — Comment se fait il qu'avec un tact außi fin, une si grande sensibilité pour les beautés de l'art musical, vous soiez außi aveugle sur les belles choses en morale, außi insensible aux charmes de la vertu?

LUI. — C'est apparemment qu'il y a pour les unes un sens que je n'ai pas; une fibre qui ne m'a point eté donnée, une fibre lache qu'on a beau pincer & qui ne vibre pas; ou peut etre c'est que j'ai toujours vecu avec de bons musiciens & de mechantes gens; d'ou il est arrivé que mon oreille est devenue tres fine, & que mon cœur est devenu

sourd. Et puis c'est qu'il y avoit quelque chose de race. Le sang de mon pere & le sang de mon oncle est le meme sang. Mon sang est le meme que celui de mon pere. La molecule paternelle etoit dure & obtuse; & cette maudite molecule premiere s'est aßimilé tout le reste.

MOI. — *Aimez vous votre enfant?*

LUI. — *Si je l'aime, le petit sauvage. J'en suis fou.*

MOI. — *Est ce que vous ne vous occuperez pas serieusement d'arreter en lui l'effet de la maudite molecule paternelle?*

LUI. — *J'y travaillerois, je crois, bien inutilement. S'il est destiné a devenir un homme de bien, je n'y nuirai pas. Mais si la molecule vouloit qu'il fut un vaurien comme son pere, les peines que j'aurois prises, pour en faire un homme honnete lui seroient tres nuisibles; l'education croisant sans ceße la pente de la molecule, il seroit tiré comme par deux forces contraires, & marcheroit tout de guingois, dans le chemin de la vie, comme j'en vois une infinité, egalement gauches dans le bien*

& dans le mal; c'est ce que nous apellons des especes, de toutes les epithetes la plus redoutable, parce qu'elle marque la mediocrité, & le dernier degré du mepris. Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espece. Avant que la molecule paternelle n'eut repris le deßus & ne l'eut amené a la parfaite abjection ou j'en suis, il lui faudroit un tems infini; il perdroit ses plus belles années. Je n'y fais rien a present. Je le laiße venir. Je l'examine. Il est deja gourmand, patelin, filou, paresseux, menteur. Je crains bien qu'il ne chaße de race.

MOI. — *Et vous en ferez un musicien, afin qu'il ne manque rien a la reßemblance.*

LUI. — *Un musicien! un musicien! quelquefois je le regarde, en grinçant les dents; & je dis: Si tu devois jamais scavoir une note, je crois que je te tordrois le col.*

MOI. — *Et pourquoi cela, s'il vous plait?*

LUI. — *Cela ne mene a rien.*

MOI. — *Cela mene a tout.*

LUI. — *Oui, quand on excelle; mais qui est ce qui peut se promettre de son enfant qu'il excellera? Il y a dix mille a parier contre un qu'il ne seroit qu'un miserable racleur de cordes, comme moi. Scavez vous qu'il seroit peut etre plus aisé de trouver un enfant propre a gouverner un royaume, a faire un grand roi qu'un grand violon.*

MOI. — *Il me semble que les talents agreables, meme mediocres, chez un peuple sans mœurs, perdu de debauche & de luxe, avancent rapidement un homme dans le chemin de la fortune. Moi qui vous parle, j'ai entendu la conversation qui suit, entre une espece de protecteur & une espece de protegé. Celui cy avoit eté adressé au premier, comme a un homme obligeant qui pourroit le servir. — Monsieur, que scavez vous? — Je sçais passablement les mathematiques. — He bien, montrez les mathematiques; apres vous etre croté dix a douze ans sur le pavé de Paris, vous aurez trois a quatre cent livres de rente. — J'ai etudié les loix, & je suis versé dans le droit. — Si Puffendorf & Grotius revenoient au monde, ils mourroient de faim, contre une borne. — Je sçais tres bien l'histoire &*

la geographie. — S'il y avoit des parents qui eußent a cœur la bonne education de leurs enfants, votre fortune seroit faite; mais il n'y en a point. — Je suis aßez bon musicien. — Et que ne disiez vous cela d'abord? Et pour vous faire voir le parti qu'on peut tirer de ce dernier talent, j'ai une fille. Venez tous les jours, depuis sept heures & demie du soir, jusqu'a neuf; vous lui donnerez leçon, & je vous donnerai vingt cinq louis par an. Vous dejeunerez, dinerez, gouterez, souperez avec nous. Le reste de votre journée vous apartiendra; vous en disposerez a votre profit.

LUI. — *Et cet homme qu'est il devenu?*

MOI. — *S'il eut eté sage, il eut fait fortune, la seule chose qu'il paroit que vous aiez en vue.*

LUI. — *Sans doute. De l'or, de l'or. L'or est tout; & le reste, sans or, n'est rien. Außi au lieu de lui farcir la tete de belles maximes qu'il faudroit qu'il oubliat, sous peine de n'etre qu'un gueux; lors que je poßede un louis, ce qui ne m'arrive pas souvent, je me plante devant lui. Je tire le louis de ma poche. Je le lui montre avec admi-*

ration. J'eleve les yeux au ciel. Je baise le louis devant lui. Et pour lui faire entendre mieux encore l'importance de la piece sacrée, je lui begaye de la voix; je lui designe du doigt tout ce qu'on en peut acquerir, un beau foureau, un beau toquet, un bon biscuit. Ensuite je mets le louis dans ma poche. Je me promene avec fierté; je releve la basque de ma veste; je frappe de la main sur mon gousset; & c'est ainsi que je lui fais concevoir que c'est du louis qui est la, que nait l'assurance qu'il me voit.

MOI. — *On ne peut rien de mieux. Mais s'il arrivoit que, profondement penetré de la valeur du louis, un jour...*

LUI. — *Je vous entends. Il faut fermer les yeux la dessus. Il n'y a point de principe de morale qui n'ait son inconvenient. Au pis aller, c'est un mauvais quart d'heure, & tout est fini.*

MOI. — *Meme d'apres des vues si courageuses & si sages, je persiste a croire qu'il seroit bon d'en faire un musicien. Je ne connois pas de moyen d'approcher plus rapidement des grands, de servir leurs vices, & de mettre a profit les siens.*

LUI. — *Il est vrai; mais j'ai des projets d'un succes plus prompt & plus sur. Ah! si c'etoit aussi bien une fille! Mais comme on ne fait pas ce qu'on veut, il faut prendre ce qui vient; en tirer le meilleur parti; & pour cela, ne pas donner betement, comme la plus part des peres qui ne feroient rien de pis, quand ils auroient medité le malheur de leurs enfants, l'education de Lacedemone, a un enfant destiné a vivre a Paris. Si elle est mauvaise, c'est la faute des mœurs de ma nation, & non la mienne. En repondra qui pourra. Je veux que mon fils soit heureux; ou ce qui revient au meme honoré, riche & puissant. Je connois un peu les voyes les plus faciles d'arriver a ce but; & je les lui enseignerai de bonne heure. Si vous me blamez, vous autres sages, la multitude & le succes m'absoudront. Il aura de l'or; c'est moi qui vous le dis. S'il en a beaucoup, rien ne lui manquera, pas meme votre estime & votre respect.*

MOI. — *Vous pouriez vous tromper.*

LUI. — *Ou il s'en passera, comme bien d'autres.*

Il y avoit dans tout cela beaucoup de ces choses qu'on pense, d'apres les quelles on se conduit; mais qu'on ne dit pas. Voila, en verité, la difference la plus marquée entre mon homme & la pluspart de nos entours. Il avouoit les vices qu'il avoit, que les autres ont; mais il n'etoit pas hippocrite. Il n'etoit ni plus ni moins abominable qu'eux; il etoit seulement plus franc, & plus consequent; & quelquefois profond dans sa depravation. Je tremblois de ce que son enfant deviendroit sous un pareil maitre. Il est certain que d'apres des idées d'institution aussi strictement calquées sur nos mœurs, il devoit aller loin, a moins qu'il ne fut prematurement arreté en chemin.

LUI. — *Ho ne craignez rien,* me dit il. *Le point important, le point difficile auquel un bon pere doit surtout s'attacher, ce n'est pas de donner a son enfant des vices qui l'enrichissent, des ridicules qui le rendent precieux aux grands; tout le monde le fait, sinon de systeme comme moi, mais au moins d'exemple & de leçon; mais de lui mar-*

quer la juste mesure, l'art d'esquiver a la honte, au deshonneur & aux loix; ce sont des dissonnances dans l'harmonie social (sic) *qu'il faut scavoir placer, preparer & sauver. Rien de si plat qu'une suite d'accords parfaits. Il faut quelque chose qui pique, qui separe le faisceau, & qui en eparpille les rayons.*

MOI. — *Fort bien. Par cette comparaison, vous me ramenez des mœurs, a la musique dont je m'etois ecarté malgré moi; & je vous en remercie; car, a ne vous rien celer, je vous aime mieux musicien que moraliste.*

LUI. — *Je suis pourtant bien subalterne en musique, & bien superieur en morale.*

MOI. — *J'en doute; mais quand cela seroit, je suis un bon homme, & vos principes ne sont pas les miens.*

LUI. — *Tant pis pour vous. Ah! si j'avois vos talents.*

MOI. — *Laissons mes talents; & revenons aux votres.*

LUI. — *Si je scavois m'enoncer comme vous. Mais j'ai un diable de ramage saugrenu, moitié des gens du monde & des Lettres, moitié de la halle.*

MOI. — *Je parle mal. Je ne sçais que dire la verité; & cela ne prend pas toujours, comme vous scavez.*

LUI. — *Mais ce n'est pas pour dire la verité; au contraire, c'est pour bien dire le mensonge que j'ambitionne votre talent. Si je scavois ecrire, fagoter un livre, tourner une epitre dedicatoire, bien enyvrer un sot de son merite; m'insinuer aupres des femmes.*

MOI. — *Et tout cela, vous le scavez mille fois mieux que moi. Je ne serois pas meme digne d'etre votre ecolier.*

LUI. — *Combien de grandes qualités perdues, & dont vous ignorez le prix!*

MOI. — *Je recueille tout celui que j'y mets.*

LUI. — *Si cela etoit, vous n'auriez pas cet*

habit großier, cette veste d'etamine, ces bas de laine, ces souliers epaix, & cette antique perruque.

MOI. — *D'accord. Il faut etre bien maladroit, quand on n'est pas riche, & que l'on se permet tout pour le devenir. Mais c'est qu'il y a des gens comme moi qui ne regarde pas la richeße, comme la chose du monde la plus precieuse; gens bizarres.*

LUI. — *Tres bizarres. On ne nait pas avec cette tournure la. On se la donne; car elle n'est pas dans la nature.*

MOI. — *De l'homme?*

LUI. — *De l'homme. Tout ce qui vit, sans l'en excepter, cherche son bien etre aux depens de qui il apartiendra; & je suis sur que, si je laißois venir le petit sauvage, sans lui parler de rien : il voudroit etre richement vetu, splendidement nourri, cheri des hommes, aimé des femmes, & raßembler sur lui tous les bonheurs de la vie.*

MOI. — *Si le petit sauvage etoit abandonné a lui meme; qu'il conservat toute son imbecillité*

& qu'il reunit au peu de raison de l'enfant au berceau, la violence des paßions de l'homme de trente ans, il tordroit le col a son pere, & coucheroit avec sa mere.

LUI. — *Cela prouve la neceßité d'une bonne education; & qui est ce qui la conteste? & qu'est ce qu'une bonne education, sinon celle qui conduit a toutes sortes de jouißances, sans peril, & sans inconvenient?*

MOI. — *Peu s'en faut que je ne sois de votre avis; mais gardons nous de nous expliquer.*

LUI. — *Pourquoi?*

MOI. — *C'est que je crains que nous ne soions d'accord qu'en apparence; & que, si nous entrons une fois dans la discußion des perils & des inconvenients a eviter, nous ne nous entendions plus.*

LUI. — *Et qu'est ce que cela fait?*

MOI. — *Laißons cela, vous dis je. Ce que je sçais la deßus, je ne vous l'aprendrois pas; & vous m'instruirez plus aisement de ce que j'ignore & que vous scavez en musique. Cher Rameau, parlons*

musique, & dites moi comment il est arrivé qu'avec la facilité de sentir, de retenir & de rendre les plus beaux endroits des grands maitres; avec l'enthousiasme qu'ils vous inspirent & que vous transmettez aux autres, vous n'aiez rien fait qui vaille.

Au lieu de me repondre, il se mit a hocher de la tete, & levant le doigt au ciel, il ajouta : *Et l'astre! l'astre! Quand la nature fit Leo, Vinci, Pergolese, Douni, elle sourit. Elle prit un air imposant & grave, en formant le cher oncle Rameau qu'on aura apellé pendant une dixaine d'années le grand Rameau & dont bientot on ne parlera plus. Quand elle fagota son neveu, elle fit la grimace & puis la grimace, & puis la grimace encor;* & en disant ces mots, il faisoit toutes sortes de grimaces du visage; c'etoit le mepris, le dedain, l'ironie; & il sembloit paitrir entre ses doigts un morceau de pate, & sourir aux formes ridicules qu'il lui donnoit. Cela fait, il jetta la pagode heteroclite loin de lui; & il dit : *C'est ainsi qu'elle me fit & qu'elle me jetta, a coté d'autres pagodes, les unes a gros ventres ratatinés, a cols courts, a gros yeux hors de la tete, apoplectiques; d'autres a cols*

obliques; il y en avoit de seches, a l'œuil vif, au nez crochu; toutes se mirent a crever de rire, en me voyant : & moi, de mettre mes deux poings sur mes cotes, & a crever de rire, en les voyant; car les sots & les foux s'amusent les uns des autres; ils se cherchent, ils s'attirent.

Si, en arrivant la, je n'avois pas trouvé tout fait le proverbe qui dit que l'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit, *on me le devroit. Je sentis que nature avoit mis ma legitime dans la bourse des pagodes : & j'inventai mille moyens de m'en reßaisir.*

MOI. — *Je sçais ces moyens; vous m'en avez parlé, & je les ai fort admirés. Mais entre tant de reßource, pourquoi n'avoir pas tenté celle d'un bel ouvrage?*

LUI. — *Ce propos est celui d'un homme du monde a l'abbé* Le Blanc... L'*abbé disoit :* La *marquise de* Pompadour *me prend sur la main; me porte jusques sur le seuil de l'Academie; la elle retire sa main. Je tombe, & je me caße les deux jambes...* L'*homme du monde lui repondoit :* He *bien, l'abbé, il faut se relever, & enfoncer la porte*

d'un coup de tete... L'abbé lui repliquoit : C'est ce que j'ai tenté; & scavez vous ce qui m'en est revenu, une bosse au front.

Apres cette historiette, mon homme se mit a marcher la tete baissée, l'air pensif & abbatu; il soupiroit, pleuroit, se desoloit, levoit les mains & les yeux, se frappoit la tete du poing, a se briser le front ou les doigts, & il ajoutoit : *Il me semble qu'il y a pourtant la quelque chose; mais j'ai beau frapper, secouer, il ne sort rien.* Puis il recommence a secouer sa tete & a se frapper le front de plus belle, & il disoit : *Ou il n'y a personne, ou l'on ne veut pas repondre.*

Un instant apres, il prenoit un air fier, il relevoit sa tete, il s'appliquoit la main droite sur le cœur; il marchoit & disoit : *Je sens, oui je sens.* Il contrefaisoit l'homme qui s'irrite, qui s'indigne, qui s'attendrit, qui commande, qui supplie, & prononçoit, sans preparation, des discours de colere, de commiseration, de haine, d'amour; il esquissoit les caracteres des passions avec une finesse & une verité surprenant (*sic*). Puis il ajoutoit : *C'est cela, je crois. Voila que cela vient; voila ce que c'est que*

de trouver un accoucheur qui scait irriter, precipiter les douleurs, & faire sortir l'enfant; seul, je prends la plume; je veux ecrire. Je me ronge les ongles; je m'use le front. Serviteur. Bonsoir. Le dieu est absent; je m'etois persuadé que j'avois du genie; au bout de ma ligne, je lis que je suis un sot, un sot, un sot. Mais le moyen de sentir, de s'elever, de penser, de peindre fortement, en frequentant avec des gens, tels que ceux qu'il faut voir pour vivre; au milieu des propos qu'on tient, & de ceux qu'on entend, & de ce commerage : Aujourdhuy, le boulevard etoit charmant. Avez vous entendu la petite marmote? elle joue a ravir. M. un tel avoit le plus bel attelage gris pommelé qu'il soit poßible d'imaginer. La belle madame celle cy commence a paßer. Est ce qu'a l'age de quarante cinq ans, on porte une coeffure comme celle la. La jeune une telle est couverte de diamants qui ne lui coutent gueres. — Vous voulez dire qui lui coutent cher. — Mais non. — Ou l'avez vous vue? — A l'Enfant d'Arlequin perdu & retrouvé. *La scene du desespoir a eté jouée, comme elle ne l'avoit pas encore eté. Le Polichinelle de la Foire a du gozier, mais point de fineße, point d'ame. Madame une telle est accouchée*

de deux enfants a la fois. Chaque pere aura le sien... Et vous croyez que cela dit, redit & entendu tous les jours, echauffe & conduit aux grandes choses?

MOI. — Non. Il vaudroit mieux se renfermer dans son grenier, boire de l'eau, manger du pain sec, & se chercher soi meme.

LUI. — Peut etre; mais je n'en ai pas le courage; & puis sacrifier son bonheur a un succes incertain. Et le nom que je porte donc? Rameau! s'appeller Rameau, cela est genant. Il n'en est pas des talents, comme de la noblesse qui se transmet & dont l'illustration s'accroit en passant du grand pere au pere, du pere au fils, du fils a son petit fils, sans que l'ayeul impose quelque merite a son descendant. La vieille souche se ramifie en une enorme tige de sots; mais qu'importe? Il n'en est pas ainsi du talent. Pour n'obtenir que la renommée de son pere, il faut etre plus habile que lui. Il faut avoir herité de sa fibre. La fibre m'a manqué; mais le poignet s'est degourdi; l'archet marche, & le pot bout. Si ce n'est pas de la gloire, c'est du bouillon.

MOI. — A votre place, je ne me le tiendrois pas pour dit; j'essaierois.

LUI. — *Et vous croyez que je n'ai pas eßaié. Je n'avois pas quinze ans, lors que je me dis, pour la premiere fois : Qu'as tu, Rameau? tu reves. Et a quoi reves tu? que tu voudrois bien avoir fait ou faire quelque chose qui excita l'admiration de l'univers. He, oui; il n'y a qu'a souffler & remuer les doigts. Il n'y a qu'a ourler le bec, & ce sera une canne. Dans un age plus avancé, j'ai repeté le propos de mon enfance. Aujourdhui je le repete encore; & je reste autour de la statue de Memnon.*

MOI. — *Que voulez vous dire avec votre statue de Memnon?*

LUI. — *Cela s'entend, ce me semble. Autour de la statue de Memnon, il y en avoit une infinité d'autres egalement frappées des rayons du soleil; mais la sienne etoit la seule qui resonnat. Un poete, c'est De Voltaire; & puis qui encore? De Voltaire; & le troisieme, De Voltaire; & le quatrieme, De Voltaire. Un musicien, c'est Rinaldo da Capoua; c'est Haße; c'est Pergolese; c'est Alberti; c'est Tartini; c'est Locatelli; c'est Terradoglias; c'est mon oncle; c'est ce petit Douni qui n'a ni mine, ni figure; mais qui sent, mordieu, qui a du chant*

& de l'expreſſion. Le reſte, autour de ce petit nombre de Memnons, autant de paires d'oreilles fichées au bout d'un baton. Auſſi sommes nous gueux, si gueux que c'eſt une benediction. Ah, monsieur le philosophe, la misere eſt une terrible chose. Je la vois accroupie, la bouche beante, pour recevoir quelques goutes de l'eau glacée qui s'echappe du tonneau des Danaides. Je ne sais si elle aiguise l'eſprit du philosophe; mais elle refroidit diablement la tete du poete. On ne chante pas bien sous ce tonneau. Trop heureux encore, celui qui peut s'y placer. J'y etois; & je n'ai pas sçu m'y tenir. J'avois deja fait cette sottise une fois. J'ai voyagé en Boheme, en Allemagne, en Suiſſe, en Hollande, en Flandres; au diable, au verd.

MOI. — *Sous le tonneau percé.*

LUI. — *Sous le tonneau percé; c'etoit un Juif opulent & diſſipateur qui aimoit la musique & mes folies. Je musiquois, comme il plait a Dieu; je faisois le fou; je ne manquois de rien. Mon Juif etoit un homme qui scavoit sa loi, & qui l'observoit roide comme une barre, quelquefois avec l'ami, toujours avec l'etranger. Il se fit une mauvaise*

affaire qu'il faut que je vous raconte, car elle est plaisante. Il y avoit a Utrecht une courtisanne charmante. Il fut tenté de la chretienne; il lui depecha un grison, avec une lettre de change aßez forte. La bizarre creature rejetta son offre. Le Juif en fut desesperé. Le grison lui dit : Pourquoi vous affliger ainsi? vous voulez coucher avec une jolie femme; rien n'est plus aisé, & meme de coucher avec une plus jolie que celle que vous poursuivez. C'est la mienne, que je vous cederai au meme prix. Fait & dit. Le grison garde la lettre de change, & mon Juif couche avec la femme du grison. L'écheance de la lettre de change arrive. Le Juif la laiße protester & s'inscrit en faux. Proces. Le Juif disoit : Jamais cet homme n'osera dire a quel titre il poßede ma lettre, & je ne la payerai pas. A l'audience, il interpelle le grison. — Cette lettre de change, de qui la tenez vous? — De vous. — Est ce pour de l'argent preté? — Non. — Est ce pour fourniture de marchandise? — Non. — Est ce pour services rendus? — Non. Mais il ne s'agit point de cela. J'en suis poßeßeur. Vous l'avez signée, & vous l'acquitterez. — Je ne l'ai point signée. — Je suis donc un faußaire? — Vous ou un autre

dont vous etes l'agent. — Je suis un lache, mais vous etes un coquin. Croyez moi, ne me poußez pas a bout. Je dirai tout. Je me deshonorerai, mais je vous perdrai... Le Juif ne tint compte de la menace; & le grison revela toute l'affaire, a la seance qui suivit. Ils furent blamés tous les deux; & le Juif condamné a payer la lettre de change, dont la valeur fut appliquée au soulagement des pauvres. Alors, je me separai de lui. Je revins ici. Quoi faire? car il falloit perir de misere, ou faire quelque chose. Il me paßa toutes sortes de projets par la tete. Un jour, je partois le landemain pour me jetter dans une troupe de province, egalement bon ou mauvais pour le theatre ou pour l'orchestre; le landemain, je songeois a me faire peindre un de ces tableaux attachés a une perche qu'on plante dans un carrefour, & ou j'aurois crié a tue tete : Voila la ville ou il est né; le voila qui prend congé de son pere l'apoticaire; le voila qui arrive dans la capitale, cherchant la demeure de son oncle; le voila aux genoux de son oncle qui le chaße; le voila avec un Juif, & cætera & cætera. Le jour suivant, je me levois bien resolu de m'aßocier aux chanteurs des rues; ce n'est pas ce que j'aurois fait de plus mal;

nous serions allés concerter sous les fenetres du cher oncle qui en seroit crevé de rage. J'ai pris un autre parti.

La il s'arreta, passant successivement de l'attitude d'un homme qui tient un violon, serant des cordes a tour de bras, a celle d'un pauvre diable extenué de fatigue, a qui les forces manquent, dont les jambes flageollent, pret a expirer, si on ne lui jette un morceau de pain; il designoit son extreme besoin, par le geste d'un doigt dirigé vers sa bouche entrouverte; puis il ajouta : *Cela s'entend. On me jettoit le lopin. Nous nous le disputions a trois ou quatre affamés que nous etions; & puis pensez grandement; faites de belles choses, au milieu d'une pareille detresse.*

MOI. — *Cela est difficile.*

LUI. — *De cascade en cascade, j'etois tombé la. J'y etois comme un coq en pate. J'en suis sorti. Il faudra de rechef scier le boyeau, & revenir au geste du doigt vers la bouche beante. Rien de stable dans ce monde. Aujourd'hui, au sommet; demain*

au bas de la roue. De maudites circonstances nous menent; & nous menent fort mal.

Puis buvant un coup qui restoit au fond de la bouteille & s'adressant a son voisin : *Monsieur, par charité, une petite prise. Vous avez la une belle boite. Vous n'etes pas musicien?... Non... Tant mieux pour vous; car ce sont de pauvres bougres bien a plaindre. Le sort a voulu que je le fusse, moi; tandis qu'il y a, a Montmartre peut etre, dans un moulin, un meunier, un valet de meunier qui n'entendra jamais que le bruit du cliquet, & qui auroit trouvé les plus beaux chants. Rameau, au moulin! au moulin, c'est la ta place.*

MOI. — *A quoi que ce soit que l'homme s'applique, la Nature l'y destinoit.*

LUI. — *Elle fait d'etranges bevues. Pour moi je ne vois pas de cette hauteur ou tout se confond, l'homme qui emonde un arbre avec des ciseaux, la chenille qui en ronge la feuille, & d'ou l'on ne voit que deux insectes differents, chacun a son devoir. Perchez vous sur l'epicycle de Mercure; & de la, distribuez, si cela vous convient, & a l'imitation*

de Reaumur, lui la claße des mouches en couturieres, arpenteuses, faucheuses, vous, l'espece des hommes, en hommes menuisiers, charpentiers, coureurs, danseurs, chanteurs, c'est votre affaire. Je ne m'en mele pas. Je suis dans ce monde & j'y reste. Mais s'il est dans la nature d'avoir appetit; car c'est toujours a l'appetit que j'en reviens, a la sensation qui m'est toujours presente, je trouve qu'il n'est pas du bon ordre de n'avoir pas toujours de quoi manger. Que diable d'œconomie, des hommes qui regorgent de tout, tandis que d'autres qui ont un estomac importun comme eux, une faim renaißante comme eux, & pas de quoi mettre sous la dent. Le pis, c'est la posture contrainte ou nous tient le besoin. L'homme neceßiteux ne marche pas comme un autre; il saute, il rampe, il se tortille, il se traine; il paße sa vie a prendre & a executer des positions.

MOI. — *Qu'est ce que des positions?*

LUI. — *Allez le demander a Noverre. Le monde en offre bien plus que son art n'en peut imiter.*

MOI. — *Et vous voila, außi, pour me servir de votre expreßion, ou de celle de Montagne* perché sur l'epicicle de Mercure, *& considerant les differentes pantomimes de l'espece humaine.*

LUI. — *Non, non, vous dis je. Je suis trop lourd pour m'elever si haut. J'abandonne aux grues le sejour des brouillards. Je vais terre a terre. Je regarde autour de moi; & je prends mes positions, ou je m'amuse des positions que je vois prendre aux autres. Je suis excellent pantomime; comme vous en allez juger.*

Puis il se met a sourire, a contrefaire l'homme admirateur, l'homme suppliant, l'homme complaisant; il a le pié droit en avant, le gauche en arriere, le dos courbé, la tete relevée, le regard comme attaché sur d'autres yeux, la bouche entrouverte, les bras portés vers quelqu'objet; il attend un ordre, il le reçoit; il part comme un trait; il revient, il est executé; il en rend compte. Il est attentif a tout; il ramasse ce qui tombe; il place un oreiller ou un tabouret sous des piés; il tient une soucoupe, il aproche une chaise, il ouvre une porte; il ferme une fenetre; il tire des rideaux; il observe

le maitre & la maitresse; il est immobile, les bras pendants; les jambes paralleles; il ecoute; il cherche a lire sur des visages; & il ajoute : *Voila ma pantomime, a peu pres la meme que celle des flateurs, des courtisans, des valets & des gueux.*

Les folies de cet homme, les contes de l'abbé Galliani, les extravagances de Rabelais m'ont quelquefois fait rever profondément. Ce sont trois magasins ou je me suis pourvu de masques ridicules que je place sur le visage des plus graves personnages; & je vois Pantalon dans un prelat, un satyre dans un president, un pourceau dans un cenobite, une autruche dans un ministre, une oye dans son premier commis.

MOI. — *Mais a votre compte, dis je a mon homme, il y a bien des gueux dans ce monde cy; & je ne connois personne qui ne sache quelques pas de votre danse.*

LUI. — *Vous avez raison. Il n'y a dans tout un royaume qu'un homme qui marche, c'est le souverain. Tout le reste prend des positions.*

MOI. — Le souverain? encore y a-t-il quelque chose a dire? Et croyez vous qu'il ne se trouve pas, de tems en tems, a coté de lui, un petit pié, un petit chignon, un petit nez qui lui faſse faire un peu de la pantomime. Quiconque a besoin d'un autre, eſt indigent & prend une position. Le roi prend une position devant sa maitreſse & devant Dieu; il fait son pas de pantomime. Le miniſtre fait le pas de courtisan, de flateur, de valet ou de gueux devant son roi. La foule des ambitieux dansent vos positions, en cent manieres plus viles les unes que les autres, devant le miniſtre. L'abbé de condition en rabat, & en manteau long, au moins une fois la semaine, devant le depositaire de la feuille des benefices. Ma foi, ce que vous appellez la pantomime des gueux, eſt le grand branle de la terre. Chacun a sa petite Hus & son Bertin.

LUI. — *Cela me console.*

Mais tandis que je parlois, il contrefaisoit a mourir de rire, les positions des personnages que je nommois; par exemple, pour le petit abbé, il tenoit son chapeau sous le bras, & son breviaire de la main gauche; de la droite, il relevoit la queue

de son manteau; il s'avancoit la tete un peu panchée sur l'epaule, les yeux baissés, imitant si parfaitement l'hippocrite que je crus voir l'auteur des *Refutations* devant l'eveque d'Orleans. Aux flatteurs, aux ambitieux, il etoit ventre a terre. C'etoit Bouret, au controlle general.

MOI. — *Cela est superieurement executé, lui dis je. Mais il y a pourtant un etre dispensé de la pantomime. C'est le philosophe qui n'a rien & qui ne demande rien.*

LUI. — *Et ou est cet animal la? S'il n'a rien, il souffre; s'il ne sollicite rien, il n'obtiendra rien, & il souffrira toujours.*

MOI. — *Non. Diogene se moquoit des besoins.*

LUI. — *Mais, il faut etre vetu.*

MOI. — *Non. Il alloit tout nud.*

LUI. — *Quelquefois il faisoit froid dans Athenes.*

MOI. — *Moins qu'ici.*

LUI. — *On y mangeoit.*

MOI. — *Sans doute.*

LUI. — *Aux depens de qui?*

MOI. — *De la nature. A qui s'adreſſe le sauvage? a la terre, aux animaux, aux poiſſons, aux arbres, aux herbes, aux racines, aux ruiſſeaux.*

LUI. — *Mauvaise table.*

MOI. — *Elle eſt grande.*

LUI. — *Mais mal servie.*

MOI. — *C'eſt pourtant celle qu'on deſſert, pour couvrir les notres.*

LUI. — *Mais vous conviendrez que l'induſtrie de nos cuisiniers, patiſſiers, rotiſſeurs, traiteurs, confiſſeurs y met un peu du sien. Avec la diete auſtere de votre Diogene, il ne devoit pas avoir des organes fort indociles.*

MOI. — *Vous vous trompez. L'habit du Cynique etoit autrefois notre habit monaſtique avec la meme vertu. Les cyniques etoient les Carmes & les Cordeliers d'Athenes.*

LUI. — *Je vous y prends. Diogene a donc außi dansé la pantomime; si ce n'eſt devant Periclés, du moins devant Laïs ou Phryné.*

MOI. — *Vous vous trompez encore. Les autres achetoient bien cher la courtisanne qui se livroit a lui pour le plaisir.*

LUI. — *Mais s'il arrivoit que la courtisanne fut occupée, & le cynique preßé?*

MOI. — *Il rentroit dans son tonneau, & se paßoit d'elle.*

LUI. — *Et vous me conseilleriez de l'imiter?*

MOI. — *Je veux mourir, si cela ne vaudroit mieux que de ramper, de s'avilir, & se proſtituer.*

LUI. — *Mais il me faut un bon lit, une bonne table, un vetement chaud en hyver; un vetement frais en eté; du repos, de l'argent, & beaucoup d'autres choses; que je prefere de devoir a la bienveillance, plutot que de les acquerir par le travail.*

MOI. — *C'eſt que vous etes un faineant, un gourmand, un lache, une ame de boue.*

LUI. — Je crois vous l'avoir dit.

MOI. — Les choses de la vie ont un prix sans doute; mais vous ignorez celui du sacrifice que vous faites pour les obtenir. Vous dansez, vous avez dansé & vous continuerez de danser la vile pantomime.

LUI. — Il est vrai. Mais il m'en a peu couté, & il ne m'en coute plus rien pour cela. Et c'est par cette raison que je ferois mal de prendre une autre allure qui me peneroit, & que je ne garderois pas. Mais, je vois a ce que vous me dites la que ma pauvre petite femme etoit une espece de philosophe. Elle avoit du courage comme un lion. Quelquesfois nous manquions de pain, & nous etions sans le sol. Nous avions vendu presque toutes nos nippes. Je m'etois jetté sur les piés de notre lit, la je me creusois a chercher quelqun qui me pretat un ecu que je ne lui rendrois pas. Elle gaie comme un pinson, se mettoit a son clavecin, chantoit & s'accompagnoit. C'etoit un gozier de roßignol; je regrette que vous ne l'aiez pas entendue. Quand j'etois de quelque concert, je l'emmenois avec moi. Chemin faisant, je lui disois : Allons, madame, faites vous

admirer; deployez votre talent & vos charmes. Enlevez. Renversez. Nous arrivions; elle chantoit, elle enlevoit, elle renversoit. Helas, je l'ai perdue, la pauvre petite. Outre son talent, c'est qu'elle avoit une bouche a recevoir a peine le petit doigt; des dents, une rangée de perles; des yeux, des piés, une peau, des joues, des tetons, des jambes de cerf, des cuisses & des fesses a modeler. Elle auroit eu, tot ou tard, le fermier general, tout au moins. C'etoit une demarche, une croupe! ah! Dieu, quelle croupe!

Puis le voila qui se met a contrefaire la demarche de sa femme; il alloit a petits pas; il portoit sa tete au vent; il jouoit de l'eventail; il se demenoit de la croupe; c'etoit la charge de nos petites coquettes la plus plaisante & la plus ridicule.

Puis reprenant la suite de son discours, il ajoutoit :

Je la promenois partout, aux Thuileries, au Palais Royal, aux Boulevards. Il etoit impossible qu'elle me demeurat. Quand elle traversoit la rue, le matin, en cheveux, & en pet-en-lair; vous vous seriez arreté pour la voir, & vous l'auriez embrassée entre quatre doigts, sans la serrer. Ceux qui

la suivoient, qui la regardoient trotter avec ses petits piés; & qui mesuroient cette large croupe dont ses jupons legers deßinoient la forme, doubloient le pas; elle les laißoit arriver; puis elle detournoit prestement sur eux, ses deux grands yeux noirs & brillants qui les arretoient tout court. C'est que l'endroit de la medaille ne deparoit pas le revers. Mais helas je l'ai perdue; & mes esperances de fortune se sont toutes evanouies avec elle. Je ne l'avois prise que pour cela; je lui avois confié mes projets; & elle avoit trop de sagacité pour n'en pas concevoir la certitude, & trop de jugement pour ne les pas approuver.

Et puis le voila qui sanglote & qui pleure, en disant : *Non, non, je ne m'en consolerai jamais. Depuis j'ai pris le rabat & la calotte.*

MOI. — *De douleur?*

LUI. — *Si vous voulez; mais le vrai, pour avoir mon ecuelle sur ma tete... Mais voyez un peu l'heure qu'il est, car il faut que j'aille a l'Opera.*

MOI. — *Qu'est ce qu'on donne?*

LUI. — *Le Dauvergne. Il y a d'aßez belles choses dans sa musique; c'est dommage qu'il ne les ait pas dites le premier. Parmi ces morts, il y en a toujours quelques uns qui desolent les vivants. Que voulez vous?* Quisque suos patimur manes. *Mais il est cinq heures & demie. J'entends la cloche qui sonne les vepres de l'abbé de Canaye & les miennes. Adieu, M. le philosophe. N'est il pas vrai que je suis toujours le meme?*

MOI. — *Helas oui, malheureusement.*

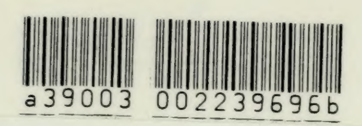
LUI. — *Que j'aie ce malheur la seulement encore une quarantaine d'années. Rira bien qui rira le dernier.*







CE LIVRE, NEUVIÈME DE LA COLLECTION H.-P., A ÉTÉ TIRÉ À 750 EXEMPLAIRES, DONT 20 SUR JAPON ET 25 SUR CHINE. ORNÉ D'UN PORTRAIT DE DIDEROT, BURIN ORIGINAL DE BERNARD NAUDIN, ET DE SEPT BOIS GRAVÉS DE J.-L. PERRICHON, D'APRÈS NAUDIN, IL A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE NATIONALE, PAR REVEL, PRESSIER, S. MOUTOU ÉTANT DIRECTEUR, LE 20 AVRIL 1922.


a39003 002239696b